

Le service pharmaceutique
de la Grande-Armée
pendant les campagnes
de 1805 à 1809 en Autriche,
en Allemagne et en Pologne



THESE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Marseille

LE 13 JUILLET 1940

PAR

Pierre BRUNET

Né le 17 Janvier 1909 à Marseille

Pharmacien

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHARMACIE

Examineurs
de la Thèse

MM. VIGNOLI
MERCIER
BALANSARD
ARNOUX

Président

Assesseurs

Imprimerie M. Leconte
98, Cours Lieutaud
Marseille
1940

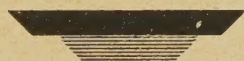
Le service pharmaceutique
de la Grande-Armée
pendant les campagnes
de 1805 à 1809 en Autriche
en Allemagne et en Pologne



FACULTÉ MIXTE
DE
MÉDECINE GÉNÉRALE ET COLONIALE ET DE PHARMACIE
DE MARSEILLE

No

Le service pharmaceutique
de la Grande-Armée
pendant les campagnes
de 1805 à 1809 en Autriche,
en Allemagne et en Pologne



THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Marseille

LE 13 JUILLET 1940

PAR

Pierre BRUNET

Né le 17 Janvier 1909 à Marseille

Pharmacien

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN PHARMACIE

Examineurs
de la Thèse

MM. VIGNOLI

Président

MERCIER

BALANSARD

ARNOUX

Assesseurs

Imprimerie M. Leconte
98, Cours Lieutaud
Marseille
1940

PERSONNEL DE LA FACULTE MIXTE
DE
MÉDECINE GÉNÉRALE ET COLONIALE ET DE PHARMACIE DE MARSEILLE

Doyen : Lucien CORNIL

Assesseur : A. CHEVALLIER

Doyen honoraire : L. IMBERT

Professeurs honoraires : MOITESSIER, CASSOUTE

Chargés de Cours honoraires : TIAN, BRUN

Secrétaire : J. COMTE

Bibliothécaire : M^{lle} GEORGE

Professeurs

<i>Anatomie</i>	CORSY
<i>Anatomie pathologique et Pathologie expérimentale.</i>	CORNIL
<i>Bactériologie</i>	ROUSLACROIX
<i>Chimie analytique et hydrologie</i>	RIMATTEI
<i>Chimie médicale</i>	ROCHE
<i>Clinique chirurgicale</i>	FIOLLE
<i>Clinique chirurgicale</i>	BOURDE
<i>Clinique exotique</i>	HECKENROTH.
<i>Clinique des maladies nerveuses</i>	ROGER
<i>Clinique médicale</i>	AUDIBERT
<i>Clinique médicale</i>	OLMER
<i>Clinique médicale</i>	MATTEI
<i>Clinique médicale infantile</i>	GIRAUD
<i>Clinique obstétricale</i>	VAYSSIÈRE
<i>Clinique ophtalmologique</i>	AUBARET
<i>Clinique Oto-Rhino-Laryngologique</i>	BREMOND
<i>Clinique urologique</i>	CHAUVIN
<i>Histoire naturelle</i>	GABRIEL
<i>Histologie</i>	ROMIEU
<i>Hygiène générale et coloniale</i>	VIOLLE
<i>Médecine légale</i>	MOSINGER
<i>Parasitologie</i>	JOYEUX
<i>Pathologie interne</i>	MONGES
<i>Pharmacodynamie et Matière médicale</i>	F. MERCIER
<i>Pharmacie</i>	VIGNOLI
<i>Physiologie</i>	COTTE
<i>Physique</i>	CHEVALLIER
<i>Thérapeutique</i>	GAUJOUX
<i>Stomatologie (Professeur sans chaire)</i>	BELTRAMI
<i>Physiologie (Professeur sans chaire)</i>	MALMEJAC

Chargé de cours

Clinique dermatologique VIGNE



Agrégés en exercice

MM. PIERI
JAYLE
MOIROUD
CARCASSONNE
BERTHIER
POINSO
DUBOULOZ
SAUTET
BALANSARD
BRAHIC

MM. SALMON
FIGARELLA
ARNOUX
DELPHAUT
PAILLAS
IMBERT
AUDIER
CHOSSON
DOR
RECORDIER

Agrégé libre :

QUINTARET

Chargés des fonctions d'agrégé

Chimie médicale **DERRIEN**

Chargés de Cours complémentaire

<i>Anatomie descriptive et topographique</i>	SALMON
<i>Chimie minérale</i>	ARNOUX
<i>Médecine du travail</i>	PERIOT
<i>Médecine opératoire</i>	DOR
<i>Microbiologie</i>	QUINTARET
<i>Obstétrique</i>	CHOSSON
<i>Pharmacodynamie aux Pharmaciens</i> ..	DELPHAUT
<i>Psychiatrie</i>	ALLIEZ
<i>Toxicologie</i>	GUILLOT

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur VIGNOLI

*qui nous a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse. Qu'il
trouve ici l'expression de notre pro-
fond respect et de notre vive grati-
tude.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MERCIER

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BALANSARD

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ARNOUX

*qui ont bien voulu nous faire l'honneur d'être membres de notre Jury.
Hommages respectueux et très sincères remerciements.*

Préface

Le Service de Santé eut une tâche énorme à remplir au cours des guerres de la Révolution, du Consulat et de l'Empire.

L'histoire des efforts fournis est à peine ébauchée dans les traités spéciaux, comme le livre de *Brice et Bottet* sur « *Le corps de santé militaire en France* ».

La partie pharmaceutique était presque complètement inconnue avant la thèse de *M. Logeais* sur l'« *Histoire de la Pharmacie militaire pendant la campagne d'Italie* » (1792-1797) et les deux publications de *M. M. Bouvet*, Vice-Président de la Société d'Histoire de la Pharmacie sur « *Le recrutement des Pharmaciens Militaires de 1789 à 1815* » et sur « *Les origines de l'Hôpital du Val-de-Grâce et ses premiers pharmaciens de 1793 à 1815* ».

Plusieurs études en cours de rédaction augmenteront notablement nos connaissances sur ce sujet et notamment sur les services pharmaceutiques aux armées d'Italie et d'Espagne.

Nous présentons ici, suivant le plan ci-dessous, le « *Service Pharmaceutique à la Grande-Armée, pendant les campagnes de 1805 à 1809 en Autriche, en Allemagne et en Pologne* ».

Plan

- I) LES CAMPAGNES DE LA GRANDE ARMÉE EN AUTRICHE,
EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE DE 1805 à 1809.
QUELQUES FAITS ET QUELQUES DATES.
 - II) LES HOPITAUX DES ARMÉES PENDANT CES CAMPAGNES.
 - III) LES MÉDICAMENTS EMPLOYÉS.
 - IV) LE PERSONNEL.
 - V) LES TRAVAUX DES PHARMACIENS AU COURS DE CES
CAMPAGNES.
PIECES ANNEXES.
CONCLUSIONS.
INDEX ALPHABÉTIQUE.
-

Nous n'avons pu mener ce travail à bien que grâce à la bienveillance des archivistes du Ministère de la Guerre, du Val-de-Grâce et des Archives Nationales. Nous les remercions bien vivement pour avoir grandement facilité notre tâche.

Nous remercions également M. M. *Bouvet*, qui nous a donné l'idée de ce travail et nous a guidé au cours des recherches peu familières à un praticien éloigné depuis longtemps des cours et des bibliothèques.

PREMIÈRE PARTIE

**Les campagnes de la grande armée
en Autriche, en Allemagne et en Pologne
de 1805 à 1809**

Les campagnes de la grande armée en Autriche, en Allemagne et en Pologne de 1805 à 1809

Quelques faits et quelques dates

En 1805, moment où nous avons commencé l'étude du Service de Santé, et, plus particulièrement du Service Pharmaceutique, de la Grande Armée, Napoléon est au Camp de Boulogne, d'où il envisage le débarquement de son Armée sur le continent anglais. Des ordres mal exécutés, l'indécision de Villeneuve vont faire échouer ce projet. Echec auquel l'Empereur ne paraît pas attacher beaucoup d'importance. Il y renonce même avant d'avoir la certitude de l'échec total.

GUERRE CONTRE LA 3^e COALITION : ULM, AUSTERLITZ

Pressentant les intrigues qui s'ourdissent en Allemagne et ayant reçu avis des mouvements hostiles des Armées Russe et Autrichienne, Napoléon décide de transporter son Armée en Allemagne et de la jeter sur les Autrichiens avant l'arrivée de leurs Alliés, pour s'assurer ainsi la supériorité numérique.

La Grande Armée venait à peine de recevoir son nom à jamais fameux. Elle comprenait 7 corps d'Armée. Cette organisation en Corps d'Armée, qui avait fait ses preuves en 1800, devenait ainsi définitive. Chacun de ces Corps comprenait 2, 3 ou 4 divisions d'Infanterie et une division de Cavalerie légère, le reste de la Cavalerie constituait la réserve.

C'est le 27 août 1805 que la Grande Armée se mit en marche. Elle traverse la France, par étapes de 20 à 30 kms, L'Autriche a mis sur pied deux Armées, la plus importante en Italie, sous les ordres de l'Archiduc Charles, une autre en Allemagne sous le Commandement de l'Archiduc Ferdinand et de Mack, qui a envahi la Bavière. Des forces russes se massent du côté de la Silésie.

Masséna est chargé de contenir l'Archiduc Charles, pendant que la Grande Armée se porte vers la vallée du Danube pour rencontrer séparément les diverses Armées Alliées.

L'Armée passe le Rhin à Strasbourg, avant le 10 septembre au soir, Napoléon y étant arrivé le 4 (1). Elle franchit le Danube le 8 octobre. Cette avance de l'Armée s'exécute sans ordre faute de ravitaillement suffisant, et c'est là un point par lequel la Grande Armée eut à souffrir souvent, les régiments se dispersent pour se procurer des vivres, le désordre est la loi. L'armée ne s'ordonne autour des aigles, que le soir au bivouac, et mieux encore les jours de bataille.

Mack, qu'elle rencontre tout d'abord, surpris par un mouvement d'encerclement est cerné dans Ulm et capitule. Dans le 6^e bulletin de la Grande Armée, Napoléon nous dit : « les pertes de l'Armée ne se montent qu'à 400 morts et 1.000 blessés ».

Mais les Russes sont encore à battre. L'Empereur eut voulu renouveler la même tactique, les difficultés de la marche font échouer ses projets. Il entre néanmoins à Vienne. Mais la Grande Armée ne risque-t-elle pas d'être cernée entre l'Armée Austro-Russe qu'elle y a vainement poursuivie, une autre Armée Russe qui s'approche par la Pologne, l'armée Autrichienne d'Italie qui accourt, la Prusse hostile qui menace les derrières ? Et cela au moment même où l'on apprend le désastre de Trafalgar ? Napoléon sans hésiter plus longtemps cherche l'ennemi et remporte à Austerlitz, le 1^{er} décembre 1805 la plus célèbres des victoires impériales.

L'Empereur d'Autriche, devant la débacle des Armées Austro-Russes fait demander un armistice et la paix est signée à Presbourg.

CAMPAGNE DE PRUSSE

Malgré cette victoire qui mettait provisoirement fin à la guerre la Grande Armée ne devait pas rentrer en France. Il faut assurer l'exécution du traité de Presbourg. A cette fin, pendant le printemps et l'été de 1806, elle est reportée en cantonnements très larges en Souabe, Wurtemberg et sur le Main. C'est une période de vie plantureuse, où l'Armée se dédommage de ses fatigues et de ses privations. Mais cela ne devait pas durer. L'ardeur belliqueuse de la reine Louise

(1) Larrey, tome II, page 315.

et les combinaisons Russo-Anglaises allaient y mettre un terme.

Le 25 septembre, Napoléon qui, trois semaines plus tôt se refusait à croire à la guerre, quittait St-Cloud. Un mois après, l'armée prussienne aura vécu.

Le 5 octobre, l'Empereur donne l'ordre de franchir les cols de la haute vallée du Main et de la haute vallée de la Saale. Le 11, l'armée inonde la plaine de Leipzig. Enfin, le 14, après divers mouvements par lesquels Napoléon s'assure l'accrochage avec l'armée ennemie, la rencontre a lieu devant Iéna. C'est l'écrasement de Hohenlohe à qui l'Empereur blesse ou tue 10 à 12.000 hommes et prend 15.000 prisonniers, 30 drapeaux, 200 canons. En même temps à Auerstaedt, Davout avec 27.000 hommes disperse les 65.000 de Brunswick.

Le soir même d'Iéna une poursuite extraordinaire commence. « Point de repos, a dit l'Empereur, qu'on n'ait vu le dernier homme de cette armée ». L'Armée ennemie capitule le 7 novembre, à la frontière danoise.

CAMPAGNE DE POLOGNE

Malgré les résultats brillants de la Grande Armée, on est encore loin de la Paix. Il faut abattre la Russie après la Prusse. Il faut pour commencer occuper la Pologne où nous faisons figure de libérateurs et où nous empêcherons le Tzar d'enrôler de gré ou de force des renforts.

Bien que les pertes de la Campagne de Prusse ne soient pas très élevées, Napoléon se fait donner 80.000 hommes de la classe 1807, plus une réserve de 20.000 hommes. Les effectifs, en effet, vont fondre dans les boues de Pologne et, en juin 1807, il faudra appeler les hommes de la classe 1808.

Si la campagne débute par une entrée triomphale, les opérations n'ont pas le même caractère que dans les campagnes précédentes. C'est, au lieu d'avances rapides, un piétinement dans la boue, ce sont sous un ciel bas et gris, des poussées brutales qui, mêmes victorieuses, laissent généraux et soldats incertains de leurs succès. Le 8 février 1807, à Eylau, le sort de la bataille reste incertain jusqu'au soir, et sur le champ de bataille, il reste 25.000 tués ou blessés français dont 20 généraux, auprès d'autant de Russes.

Cette guerre, nouvelle pour l'Empereur, ne s'accomplit pas selon le rythme d'Austerlitz et d'Iéna. Les Généraux eux-

mêmes sont mécontents et donnent des signes de lassitude. Le soldat qui souffre du froid, de l'insuffisance des vivres, de la tristesse du pays, de la pauvreté des cantonnements, se plaint.

Avec l'été, le soleil, le sol asséché et une réorganisation de la Grande Armée, des renforts arrivés d'Italie, le courage revient. Le 14 juin, les Russes sont battus à Friedland et poursuivis jusqu'au Niémen où l'Empereur de Russie vient lui-même signer la paix (traité de Tilsit).

GUERRE CONTRE L'AUTRICHE (1809)

Cette nouvelle campagne qui va s'ouvrir au début de 1809, n'est pas sans apporter à Napoléon de sérieuses difficultés. La Grande Armée, retenue en Espagne, l'Empereur se trouve devant la nécessité d'en improviser une autre pour faire face de nouveau au péril autrichien. Il y parvient en incorporant des jeunes soldats qui n'ont encore jamais fait campagne, des soldats étrangers de Bade, Wurtemberg ou autres lieux. Il faut admirer l'activité, l'ingéniosité déployées pendant les mois de février et mars 1809, pour constituer une armée de 300.000 hommes en Allemagne et 100.000 en Italie. Et dans la période de mars à avril 1809, période de défense stratégique, pendant laquelle il nous faut rattraper l'avance de l'Autriche, on retrouve la souplesse de dispositifs et de mouvements de 1805 et 1806, avec en plus un souci plus net du ravitaillement et de l'organisation des services confiés pour cette campagne à Daru.

Berthier commande l'Armée d'Allemagne, l'Empereur restant à Paris pour bien affirmer ses intentions pacifiques. Mais, quelques erreurs l'obligent à aller lui-même rectifier les positions de son Armée. Fort heureusement, l'Archiduc Charles, par sa lenteur, et intimidé par le prestige de l'adversaire, lui donne le temps d'arriver.

L'Archiduc résiste aux premiers engagements. Il s'empare de Ratisbonne où il tient tête quelques temps et permet ainsi le passage de ses troupes sur la rive gauche du Danube. L'Empereur aboutit à la victoire non décisive d'Enkmühl. Napoléon, par suite de l'état de ses troupes et ne voulant pas risquer de s'engager dans les monts de Bohême, après le passage de son ennemi, se dirige sur Vienne où il entre pour la

deuxième fois le 13 mai 1809. Mais la lutte n'est pas finie. Il essaie de franchir le Danube à la hauteur de l'île Lobau ; le premier essai est un échec. L'Archiduc résiste avec ses troupes à Essling et empêche le passage du fleuve. Le 22 mai, nouvel essai qui ne permet que le passage de la Garde et du Corps de Lannes. L'Archiduc clot la journée par une canonnade dont l'un des derniers coups emporte le Maréchal Lannes.

Fort heureusement, le prince Eugène, avec l'armée d'Italie et MacDonald avec l'armée d'Illyrie rejoignent Napoléon. (Larrey).

Le 4 Juillet, après 6 semaines de préparation et de vigilance, pour que toutes les chances soient de son côté, l'Empereur franchit le Danube et au soir du 5, il peut porter en avant une masse de 200.000 hommes.

La bataille de Wagram, la plus formidable que nos armées eussent encore livrée, commence le 6 juillet à 4 h., par une attaque de l'Archiduc et finit à 7 h. du soir.

La victoire a été chèrement acquise. Nous avons laissé 34.000 morts ou blessés.

Le 12 juillet l'armistice est signé à Znaïm.

DEUXIÈME PARTIE

Les hôpitaux des armées pendant ces campagnes

Les hôpitaux des armées pendant ces campagnes

Nous donnerons d'abord quelques renseignements sur les hôpitaux des camps de Boulogne, ceci d'après le travail de *Jules Périer* (1) :

« Cependant, selon M. Bertrand, le nombre des malades fut au-dessous de ce qu'il est ordinairement dans une pareille réunion d'hommes. Il n'y eut, dit-il encore, pour recevoir les malades de la flottille et des camps, que l'hospice civil, deux autres hôpitaux, et l'hôpital de la marine. Suivant une note qui m'a été dictée par M. le Docteur Cazin, qui a servi en qualité de chirurgien sous-aide dans les hôpitaux du camp, l'hôpital de la marine, qui pouvait comprendre 1.000 lits, était placé dans les immenses bâtiments du grand séminaire, occupés aujourd'hui par le collège, le musée et la bibliothèque. L'hôpital civil de Saint-Louis pouvait donner 200 lits au service médical de l'armée, qui disposait encore de 200 lits dans des bâtiments, aujourd'hui détruits, situés alors rue Neuve-Chaussée, et de 300 lits au petit séminaire de la haute ville, dans des dépendances de l'Evêché. Malgré l'état satisfaisant des troupes sous le rapport de la santé, ces ressources eussent dû être insuffisantes, sans doute, sans la ressource des évacuations. La note de M. Cazin nous rappelle aussi qu'un hôpital d'évacuation de 350 lits était établi à Samer, à quatre lieues sur la route de Paris, dans une abbaye aujourd'hui détruite ; qu'un hôpital de convalescents existait à Souverain-Moulin, dans le château de M. de Béthune, probablement celui des sires de Créqui ; que les malades étaient encore dirigés sur les hôpitaux de Montreuil, de Saint-Omer, de Dunkerque et de Calais : ce dernier recevait plus particulièrement les galeux.

(1) PERIER (Jules). — Histoire médicale des camps de Boulogne, p. 7 et 8.

Ces ressources quoique considérables, semblent encore bien restreintes si on les compare à ce que pouvait réclamer une pareille agglomération d'hommes occupés, en grande partie, à des mouvements de terrain au milieu de la vase même des ports.

« Les soins que l'on prenait de la santé des militaires, en les faisant baigner tous les jours, en les exerçant aux grandes comme aux petites manœuvres, la qualité de leurs aliments, et la manière dont ils étaient vêtus, contribuèrent singulièrement à les rendre bien portants. Leur moral était occupé d'une manière agréable, soit à la culture des jardins, soit par des jeux, des fêtes, des simulacres de combat. »

M. Cazin se rappelle que les maladies les plus ordinaires furent la dysenterie, le scorbut, et les fièvres d'accès » (1).

Mais c'est principalement grâce aux écrits de *Larrey* et de *Percy* qu'il nous est possible de donner quelques renseignements sur les hôpitaux créés pour les armées qui nous intéressent.

Le premier, dans ses « *Mémoires de Chirurgie Militaire et Campagnes* » nous apprend : (2)

1°) Qu'après Elchingen, les blessés des deux nations furent réunis par lui dans l'abbaye ;

2°) que les Français « sanifient » les hôpitaux d'Ulm. Ils utilisèrent ensuite ceux d'Augsbourg ;

3°) que ceux de Vienne furent organisés par Percy, notamment l'hôpital des Dominicains, etc...

Quant à *Percy*, il donne dans son « *Journal des Campagnes* », des renseignements sur les décisions prises dès les premiers jours d'Octobre en vue de l'organisation des hôpitaux nécessaires.

« Il a été arrêté, dit-il, qu'il y aurait à Wurzburg deux mille malades, à Schweinfurt trois cents, à Bamberg six cents, à Anspach mille, à Nuremberg six cents, à Francfort deux mille, et qu'on aurait des gîtes d'évacuation par Offenheim, Closter-Oberbach, Langfeld et Seligenstadt.

(1) PERIER (Jules). — Histoire médicale des camps de Boulogne, Paris 1857, pp. 8 et 9.

(2) II, pp. 316, 319, 325 et 327.

L'hôpital magnifique, dit Jules, à Wurzburg, s'est chargé de recevoir deux cents de nos malades, et, dans l'hôpital militaire des troupes du prince Ferdinand, on en a placé soixante-dix.

Le couvent abandonné des Carmes sera converti en un hôpital de trois cents places ; celui d'Unterzell, à trois-quarts d'heure de la ville, en contiendra autant ; on pourra en mettre autant à l'abbaye sécularisée des bénédictins de Saint-Etienne, ce qui sera encore loin de notre compte... »

C'est encore *Percy* (1) qui nous donne des renseignements sur l'organisation des hôpitaux après Iéna (14 octobre 1806).

Le 26 octobre 1806, il annonce qu'il va retenir quatre cents places dans les hôpitaux de Berlin et qu'il n'y établira pas de nouvel hôpital.

Le 27 octobre 1806, il fait savoir que ces malades seront alimentés et soignés par les administrateurs des hospices de Berlin ; il n'y aura point « d'administration française en cette ville et le service n'en ira que mieux ».

Peu après, Larrey note que la Garde Impériale installe cependant un hôpital dans « une partie du bel Hôtel-Dieu de Berlin » (2).

C'est encore lui qui nous renseigne sur la création des hôpitaux pendant la campagne de Pologne, notamment sur ceux créés dans les principaux couvents de Posen. L'un d'eux est réservé à la Garde (3).

Percy (4) précise, le 3 décembre 1806, qu'il y a à Posen, trois hôpitaux : au Séminaire, à Saint-Joseph et aux dames Bernardines. L'Empereur veut qu'il en soit créé un quatrième dans cette ville, et, de plus, deux hôpitaux à Leczyca ; un aux portes de Kustrin ; un dans un château à Miseritz.

Percy nous documente également sur les hôpitaux créés au moment du célèbre siège de Dantzig. Il écrit le 10 mai 1807 (5).

« J'ai vu les hôpitaux de siège de la gauche, qui appuie à Langfuhr ; ceux de la droite à Ohra. Les premiers sont établis dans des maisons de campagne extrêmement jolies ; les

(1) p. 101.

(2) III, p. 13.

(3) III, p. 20.

(4) p. 113.

(5) p. 234.

blessés y sont sur la paille, mais ils n'en manquent pas ; on les nourrit et traite le mieux qu'on peut ».

Pour la campagne de 1809, c'est dans l'ouvrage de *Saski*, « *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche* », que nous relevons quelques renseignements sur les hôpitaux :

1°) Dans sa lettre du 23 mars 1809 (1) le duc d'Auerstaedt écrit à Napoléon : « on va faire des établissements d'hôpitaux dans les places de Wurtzbourg et de Forcheim » ;

2°) Le 24 mars 1809, aussi le duc de Rivoli écrit d'Ulm au Ministre de la Guerre (2) :

« Mes ambulances sont nulles ; il est nécessaire que les ordres soient donnés pour que cette partie si essentielle du service s'organise ».

3°) Le 30 mars 1809 (3), l'Empereur donnant ses instructions au major-général, lui ordonne de concentrer les hôpitaux à Amberg, Ingolstadt et Passau.

4°) Enfin, dans son rapport à l'Empereur en date du 25 mars 1809 (4), *Daru*, qui avait été nommé la veille Intendant Général de l'Armée d'Allemagne, donc chargé du Service de Santé, prévoit pour la campagne l'organisation suivante du service des hôpitaux :

« De Strasbourg à Vienne, il faudra établir sur la ligne 40 hôpitaux, dont 12 grands Etablissements pour traiter les malades jusqu'à guérison, en 28 d'évacuation intermédiaire.

Les 12 grands établissements seront :

1 à Canstadt ; 2 à Ulm ; 3 à Augsbourg ; 1 à Passau ; 1 à Braunau ; 2 à Linz ; 1 à Mölke ; 1 à Saint-Pölten.

Les 28 intermédiaires seront :

Bischofsheim, Rastadt, Ettlingen, Pforzheim, Enzweihingen, Canstadt, Plochingen, Geislingen, Haal, Donauwerth, Gunzbourg, Zusmarshausen, Augsbourg, Ingolstadt, Munich, Landshut, Eggenfelden, Haag, Ried, Lambach, Wels, Ens, Linz, Amstetten, Saint-Pölten, Krems, Sieghardskirchen ».

Il est prévu de plus 20 divisions d'ambulances actives pour les différents corps d'armée et le quartier général.

(1) I p. 366.

(2) I p. 373.

(3) I p. 421.

(4) I p. 447.

Le matériel et les objets de pansement seront fournis par les magasins de Magdebourg, Starsbourg et Mayence.

Nous emprunterons un dernier document au « *Voyage* » de *Cadet de Gassicourt*, dont nous parlerons longuement plus loin.

Celui-ci signale, en effet, le 16 juillet 1809, la critique de l'autrichien *d'Erlang Beyer*, au sujet de l'improvisation des hôpitaux après Wagram (5-6- juillet 1809 (1).

« Vos chefs, dit-il, ont bien peu de prévoyance. Ils savaient qu'ils allaient livrer une grande bataille sous les murs de Vienne, et ils n'avaient rien préparé pour les blessés ».

Il a fallu organiser trente-trois hôpitaux en vingt-quatre heures. Dieu sait comment cela a été fait ! »

(1) p. 259.

TROISIÈME PARTIE

Les médicaments employés

Les médicaments employés

Au moment où commencent les campagnes qui nous intéressent, un nouveau Formulaire Militaire vient de paraître, ce qui nous documente parfaitement sur les médicaments qui sont alors employés aux armées. C'est le « *Formulaire Pharmaceutique à l'usage des hôpitaux militaires* de l'an XIII (1804) (1).

Il est « présenté par les Inspecteurs Généraux du Service de Santé des armées de terre » et « approuvé par le Ministre Directeur de l'Administration de la Guerre ».

Beaucoup plus important que le précédent, celui de l'an II, ce Formulaire débute par un avant-propos dans lequel les auteurs définissent leur but :

« Présenter pour les hôpitaux militaires un modèle de précision et de simplicité qui rende les prescriptions plus faciles, plus uniformes et d'une efficacité moins variable. La nature et l'art fournissent des secours très nombreux. Les médecins choisiront dans le catalogue qui suit le Formulaire, les moyens les plus appropriés à leurs vues et à leur expérience, et la pharmacie de l'hôpital auquel ils sont attachés sera approvisionnée en conséquence. Mais dans tous les cas où il sera possible de remplacer les remèdes exotiques par les indigènes, ils sont invités à les préférer, en attendant que l'art de guérir s'affranchisse tout à fait du tribut annuel qu'il paye à l'étranger ».

« C'est particulièrement dans les hôpitaux militaires qu'il faut prendre garde d'augmenter sans nécessité les formules ; qu'il est infiniment salutaire d'en circonscrire le nombre, et surtout de les simplifier. Que les polypharmques se pénètrent bien de cette vérité, que les formules compliquées sont les enfants de l'ignorance, qu'on n'obtient de succès en méde-

(1) « A Paris, chez **Méquignon** l'aîné, Libraire de l'Ecole et de la Société de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3, vis-à-vis celle Hautefeuille ».

cine qu'en raison inverse de la multiplicité des remèdes qu'on prescrit, que les médicaments les plus efficaces ne sont absolument rien sans la méthode de les appliquer, et que le génie, dans beaucoup de circonstances doit suppléer à tout ».

Les auteurs donnent ensuite la « table des poids et mesures à l'usage du Service de Santé » les « poids étant donnés en nombres ronds pour éviter les fractions ».

TABLE DES POIDS ET MESURES A L'USAGE DU SERVICE DE SANTE

Nomenclature nouvelle	Poids de marc
Kilogramme	2 livres poids de marc.
Demi-kilogramme	1 livre.
Gramme	18 grains.
Demi-gramme	9 grains.
2 grammes	1/2 gros.
4 grammes	1 gros.
8 grammes	2 gros.
32 grammes	1 once.
Décigramme	2 grains.
Demi-décigramme	1 grain.
1 décigramme et demi	3 grains.
3 décigrammes	6 grains.
12 décigrammes	24 grains.

Mesures de capacité en nombres ronds

1 litre	1 pinte.
1/2 litre	1 chopine.
Quart de litre	1/2 setier.
La cuiller à bouche	1/4 gros.
La cuiller à café	2 gros.
La goutte	1 grain.

Ils donnent ensuite dans la première partie, les médicaments pour l'usage interne :

1°) *Les espèces* : pectorales, amères, aromatiques ; émoullientes, anthelmintiques ; apéritives ; sudorifiques ; astringentes et vulnéraires.

2°) *Les boissons* : tisane commune ; tisane de racines de patience ; tisane ou décoction de grain de lin ; tisane sudorifique ; tisane ou eau de riz ; tisane ou décoction blanche ; tisane anti-scorbutique ; tisane apéritive ; oxycrat ; limonade minérale ; petit-lait ; bière sapinette ; eau de goudron ; eau anti-syphilitique (liqueur Van-Swieten).

3°) *Les vins médicaux* : vin amer ; vin anthelmintique ou d'absinthe ; vin fébrifuge ou de quinquina ; vin anti-scorbutique ; vin cordial, etc.

4°) *Les potions* : Potion purgative ordinaire ; potion cordiale ; potion de Rivière ; potion pectorale ; potion anodine, etc...

5°) *Les sucs d'herbes* : bourrache ; buglosse ; chicorée sauvage ; pissenlit ; laitue ; oseille, etc...

6°) *Les poudres* : réglisse ; cathartique ; à base de jalap ; crème de tartre et scammonée ; anthelmintique ; tempérante et absorbante nitrée.

7°) *Les bols* : purgatifs ; stomachique ; anthelmintique ; astringent ; calmant, etc...

8°) *Les pilules* : qui comportent trois formules ; les pilules scillitiques ; les pilules savonneuses ; et les pilules mercurielles dont nous donnons ci-dessous la formule :

PILULES

Pilules scillitiques

Prenez savon officinal 16 gr. (1/2 once)

Gomme ammoniacque	}	de chaque 8 gr. (2 gros).
Nitrate de potasse (nitre)		
Scille en poudre		

Faites avec le sirop de miel, des pilules de 1 décigramme à 2 (3 à 4 grains).

Pilules savonneuses

Prenez savon officinal 128 gr. (4 onces)

Poudre de guimauve ou de réglisse 10 gr. (2 gros).

Mêlez et pilez dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité d'huile d'olive, pour en former des pilules de 2 décigr. (5 grains), dont la dose sera depuis une jusqu'à quatre par jour.

Pilules mercurielles

Prenez mercure crud.	{	de chaque 128 gr. (4 onces)
Poudre de jalap		
De scammonée		

De tartrite acidulé de potasse

(crème de tartre)	64 gr. (2 onces)
Sirop de nerprun	128 gr. (4 onces)

Il faut éteindre le mercure avec le tartrite acidulé de potasse et un peu de sirop ; ajouter ensuite les poudres, et former du tout une masse pilulaire, qui doit être battue longtemps.

Dose depuis 12 décigrammes (24 grains) jusqu'à 48 décigrammes (96 grains).

Divisez la masse en pilules de 3 décigrammes (6 grains).

Dans la deuxième partie, figurent les médicaments pour l'usage externe :

1°) *Les cataplasmes* : émollient ; anodin ; résolutif ; tonique ; le sinapisme dont nous donnons ci-dessous la formule, ainsi que celle du vésicatoire extemporané et du « garou en vésicatoire » :

Sinapisme

Prenez graine de moutarde en poudre	32 gr. (1 once)
Levain	64 gr. (2 onces)
Fort vinaigre	quantité suffisante

Mêlez en agitant.

Vésicatoire extemporané

Prenez levain ramolli avec un peu de vinaigre, quantité suffisante.

Etendez sur un linge et saupoudrez-en la surface avec des cantharides pulvérisées.

Usage du thymeloea ou garou en vésicatoire

On choisit des tiges de la grosseur d'une plume à écrire et qui ont l'écorce bien lisse ; on en coupe un morceau d'environ six lignes de long ; on le fait tremper dans l'eau tiède ou dans du vinaigre pendant une demi-heure, afin de ramollir l'écorce, on la fend avec un canif, on sépare le bois qu'elle recouvre ; il est jeté comme inutile ; on applique la surface interne de l'écorce ainsi séparée, sur la partie où l'on veut produire un vésicatoire, après l'avoir frottée avec un peu de vinaigre, au bout de vingt-quatre heures elle a fait son effet ».

2°) *Les gargarismes* : adoucissant ; détersif ; antivénérien ; antiseptique, etc...

3°) *Les collyres* : détersif ; au sulfate de zinc ; résolutif ; à l'acétate de plomb cristallisé.

4°) *Les lotions et fomentations* : Eau anti-psorique, à base de tabac ; eau végéto-minérale, à l'extrait de saturne ; le vin aromatique et la fomentation résolutive, à base de camphre.

5°) *Les liniments* : anodin ; ammoniacal ; camphré et savonneux.

6°) *Les injections et lavements* :

Suivent ensuite (1) les « formules de quelques médicaments officinaires internes et externes, dont la plupart ne sont point décrits dans le Codex de la ci-devant Faculté de Médecine de Paris, et qui, indépendamment des prescriptions magistrales, peuvent, au besoin, être préparées dans les établissements civils et militaires ».

Y figurent, par exemple : l'acétate de potasse liquide ou terre foliée de tartre ; l'acétate ammoniacal liquide, ou esprit de Mindérérus ; l'acétate de plomb liuide, ou extrait de saturne ; le carbonate de magnésie ; la magnésie pure ; les éponges préparées ; le sirop diacode ; le sirop de cuisinier ; les extraits, de genièvre, calmant d'opium et de cigüe ; les teintures, de gentiane, de cannelle, de raifort composée, etc... les onguents, anti-psorique, épigastrique, basilicum, etc...

Suivent des renseignements très importants sur la « récolte des plantes et des cantharides ». Rappelons, en effet, que

(1) p. 59.

les pharmaciens militaires devaient alors récolter des plantes indigènes et que les plantes médicinales étaient cultivées dans de nombreux jardins annexes des hôpitaux militaires.

Mentionnons également les « *moyens de maintenir et de rétablir la salubrité de l'air dans les hôpitaux* » (1), puis les « *observations sur la conservation des médicaments officinaux* » (2), et les « *observations sur la conservation des médicaments magistraux* » (3).

Les auteurs donnent ensuite (4) le « *Tableau général des Médicaments simples et composés, dont l'usage est admis dans les hôpitaux militaires fixes, temporaires et ambulants* ».

Faute de pouvoir reproduire in-extenso cet important document, nous donnons ci-dessous la page 97 :

(1) P. 74.

(2) P. 84.

(3) P. 87.

(4) P. 91.

NOMENCLATURE DES MÉDICAMENTS	QUANTITÉ DE MÉDICAMENTS				DÉSIGNATION DES DROGUES		
	qui doivent composer une division complète de pharmacie dans un hôpital temporaire de trois ou quatre cents malades pendant 4 mois				à acheter sur les lieux de l'établissement.	à préparer dans chaque hôpital	à expédier de Paris
dont l'usage est admis dans les hôpitaux militaires	Poids nouveaux		Poids anciens				
	Kg.	Gr.	Liv.	once			
<i>Vinaigres composés</i>							
de Saturne ou extrait de Saturne	2		4			+	
Scillitique						+	
<i>Poudres composées</i>							
Anthelminthique	1/2		1				+
Cathartique	1/2	256	1	8			+
Tempérante						+	
Absorbante nitrée							
<i>Tinctuaires et conserves</i>							
Diascordium	1		2				+
Thériaque	1	256	3				+
Conserve de roses rouges.		256		8		+	
<i>Pilules</i>							
de Cynoglosse							+
Mercurielles	1		2				+
de savon						+	
Scillitiques						+	
Bol purgatif						+	
<i>Trochisques</i>							
de Minium						+	
<i>Extraits</i>							
Amer	1/2		1				+

Comme nous le voyons, on trouve dans ce tableau les quantités de médicaments qui doivent figurer dans une *division complète de pharmacie*, nécessaire « pour un hôpital temporaire de trois à quatre cents malades pendant quatre mois ».

Ce Formulaire donne également (1) la composition d'une *subdivision de pharmacie*, unité dont nous parlerons plus loin.

ETAT DES MEDICAMENTS QUI DOIVENT COMPOSER
UNE DIVISION DE PHARMACIE
A LA SUITE DES AMBULANCES
POUR ADMINISTRER LES PREMIERS SECOURS

SAVOIR :

Ipécacuanha en poudre	64 gr.	(2 onces)
Agaric de chêne	256 »	(8 onces)
Cantharides en poudre	128 »	(4 onces)
Colophane en poudre	256 »	(8 onces)
Acétate de plomb (vinaigre de saturne)	1/2 kg.	(1 livre)
Poudre purgative	256 gr.	(1 livre)
Thériaque	256 »	(8 onces)
Diascordium	256 »	(8 onces)
Extrait de genièvre	256 »	(8 onces)
Onguent mercuriel	256 »	(8 onces)
basilicum	1/2 kg.	(1 livre)
d'Arceus	256 gr.	(8 onces)
Emplâtre agglutinatif	256 »	(8 onces)
diachilum gommé	256 »	(8 onces)
mercuriel	256 »	(8 onces)
Pilules mercurielles	64 »	(2 onces)
Baume de Fioraventi	256 »	(8 onces)
Teinture de Sydenham	128 »	(4 onces)
Camphre	256 »	(8 onces)
Alcool au camphre (eau-de-vie camphrée)	1 kg.	(2 livres)
Alcool sulfurique distillé (liqueur d'Hoffmann)	64 gr.	(2 onces)
Oxide d'antimoine sulfuré rouge (kermès)	32 »	(1 once)

(1) Pages 104 et 105,

Nitrate d'argent fondu (pierre infernale)	4	»	(1 gros)
Acide tartareux	64	»	(2 onces)
Sulfate de zinc (vitriol blanc)	32	»	(1 once)
Sulfate de cuivre (vitriol bleu)	32	»	(1 once)
Ammoniaque (alkali volatil)	128	»	(4 onces)
Sulfate d'alumine calciné (alun calciné)	32	»	(1 once)
Tartrite antimonié de potasse (émétique)	32	»	(1 once)
Linge à pansement	16	kg.	(2 livres)
Charpie	1/2	kg.	(1 livre)
Un trébuchet.			

Chaque division et demi-division de Pharmacie devra en outre contenir les ustensiles ci-après :

- Un petit mortier de marbre et son pilon en buis.
- Un petit mortier de fer et son pilon.
- Une boîte contenant poids et balances assortis.
- Deux spatules de fer.
- Deux aunes d'étamines.
- Un trébuchet garni (1).

Le Formulaire se termine par un modèle de Cahier de Visite.

Il est approuvé à la date du premier Vendémiaire an XIII (23 septembre 1804) par les Inspecteurs Généraux du Service de Santé des armées : *Coste, Heurteloup, Percy, Desgenettes, Larrey et Parmentier.*

Citons maintenant certains documents se rapportant plus spécialement à la fourniture des médicaments pendant les campagnes qui nous intéressent.

Le 23 juillet 1806, l'Intendant *Villemanzo*, alors à Munich, fait la demande suivante pour compléter le matériel des ambulances de la Grande-Armée (2).

- 17 petits mortiers
- 6 balances avec poids
- 170 seringues à injection
- 22 grandes seringues

(1) Formulaire Pharmaceutique 1804, pp. 104 et 105.

(2) Archives Nationales, A.F. IV, 1184.

		Pour le service d'urgence	Pour remplacer les consommations
<i>Médicaments</i>	<i>Divisions</i>	6	4
	<i>Subdivisions</i> (1er secours)	20	7

Eau de vie camphrée 400 litres

D'autre part, en 1806, *Percy*, dans son « *Journal* », revient à plusieurs reprises sur la difficulté des approvisionnements.

Le 7 octobre 1806, étant alors à Bamberg, il écrit :

« Rien n'est encore arrivé, ni linge, ni charpie, ni caisses d'instruments faute de moyens de transport, tout reste en arrière ; l'ordonnateur *Lombard*, cherchait, ce soir, à emprunter deux mille francs pour acheter de la toile à pansements ; les femmes de la ville font de la charpie : quelle misère ».

Même constatation le 9 décembre 1806, pendant la campagne de Pologne :

« Nous avons eu une conférence avec Sa Majesté sur notre service ; elle m'a bien accueilli... l'Empereur s'est beaucoup occupé de médicaments ; il a parlé kina, émétique, camphre, et s'est étonné qu'il y eût si peu d'approvisionnement à l'armée ; je lui ai parlé des villes de Dantzig, Stettin, Hambourg, où l'on en trouvera avec de l'argent ».

Il est vrai que tout confort est alors difficile à trouver et que *Percy* peut écrire le 31 décembre 1806 :

« Si j'ai connu le bonheur dans ma vie c'est ici (à Varsovie), dans une chambre chaude et un bon lit, où déjà j'ai

avalé un bouillon. Ma toux est excessive et je suis changé à faire peur à tous ceux qui viennent me voir ».

Dans l'intervalle, *Percy* nous fait connaître la médication qu'il a prescrite à l'ordonnateur *Lombard* (1).

Il lui a fait prendre : 2 onces de crème de tartre ; du « tartrite antimonié de potasse (2), un grain ; une potion de quinquina, et une autre avec un peu d'éther ; enfin, une infusion vineuse et aqueuse de polygala.

Le malade, malgré ces soins assidus, est d'ailleurs décédé le 20 avril.

Et, quelques mois plus tard, *Percy* nous fait assister à ces réquisitions de médicaments dont il avait déjà parlé.

Il écrit en effet, dans son « Journal », à la date du 5 juin 1807, c'est-à-dire après la prise de Dantzig où il se trouve :

« Les pharmaciens sont accourus ici pour requérir des médicaments ; ils vont, disent-ils d'un air content, en lever pour cent mille francs ; mais j'attends que leur état soit vu et signé par moi, et ceci va un peu les déranger ; j'entends encore qu'un de nos chirurgiens-majors assistera au versement des articles et signera les procès-verbaux d'expertise et de visite, nous y appellerons aussi un de nos médecins ».

Quittons l'ouvrage si intéressant de *Percy* pour signaler au passage un important document conservé aux Archives Nationales (3).

Il s'agit d'un rapport envoyé par *Dejean*, ministre directeur de l'Administration de la Guerre, à l'Empereur le 15 juin 1807.

L'Intendant Général a demandé par lettre du 29 mai, datée de Rosenberg qu'un *caisson de médicaments* lui soit envoyé d'urgence.

Une toile voiture (caisson) ne pourrait résister aux violentes secousses de ce long trajet fait en poste.

Il envoie une *voiture-malle*, mise à sa disposition par le Directeur Général des Postes. Elle est partie hier pour *Thorn*, convoyée par le pharmacien aide-major *Brongniard*.

(1) Compte-rendu des 17, 18, 19 avril 1807.

(2) Emétique.

(3) A. F. IV, 1184.

Si un deuxième envoi est utile, il demande d'être prévenu pour le préparer et l'envoyer par les caissons que conduira à l'armée le 8^e Bataillon des Equipages Militaires.

Nous reviendrons à *Percy* pour signaler qu'au 22 juin 1807, étant à Tilsitt, il vitupère contre l'absence de pharmaciens et de médicaments :

« Point de pharmaciens ni de médicaments, les apothicaires sont de misérables spéculateurs qui ne se montrent que quand on prend des villes et qu'ils espèrent y requérir du kina, de l'opium et autres articles chers ».

Et, à la date du 6 août 1807, dans une note sur le travail des chirurgiens, nous trouvons des renseignements intéressants sur la médication alors suivie aux armées :

« Depuis quinze jours la gangrène humide leur a donné beaucoup à faire ; ils la combattent avec succès avec les acides minéraux pris intérieurement, ainsi qu'avec le kina, les amers et le vin ; ils emploient extérieurement les décoctions amères, les bochèts de quina, les fomentations d'écorces de chêne, l'application du vinaigre camphré, des tranches de citron, de la poudre de charbon seule ou mêlée avec les cataplasmes ou quelques poudres sèches, surtout celle de kina ; le charbon pilé appliqué à nu irrite quelquefois trop ; il convient d'en modérer l'effet en le mêlant avec d'autres substances : les tranches de citron saupoudrées de poudre de charbon font beaucoup de bien ».

Nous citerons encore ici un document conservé aux Archives Nationales (1) et concernant le fonctionnement des hôpitaux du 26 octobre 1806 au 1^{er} novembre 1808.

En mars 1808, il a été versé au magasin général des médicaments de l'armée pour 3420 francs de quinquina saisi par les douanes à Hambourg.

Il a de plus, été fait des essais pour remplacer ce quinquina par des amers ou de l'écorce de marronnier, en utilisant de toute façon les ressources locales.

Ces essais ont été malheureusement trop limités pour être concluants (2).

(1) A F IV, 435.

(2) Des essais du même genre sont faits en Espagne par le Pharmacien-major ROBERT, « Bulletin de Pharmacie » 1810, p. 81.

Ce document mentionne également que les magasins sont alors à Berlin et à Dantzig et que les villes où sont des hôpitaux ont fourni pour 1.500.500 francs de « Drogues, Médicaments, Denrées et Ustensiles des Pharmacies ».

Citons également trois renseignements relevés dans les ouvrages du Commandant *Saski* sur la « Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche » :

1) Au 25 mars 1809, les magasins de Magdebourg, Strasbourg et Mayence contiennent des médicaments permettant de traiter 12.000 malades pendant un mois (1).

2° Plus loin (2), *Saski* signale que *Daru* demande la formation à Augsbourg du dépôt général de tous les médicaments et objets nécessaires au Service de Santé.

3° Enfin (3), le 9 avril 1809, *Daru* fait savoir que le « Dépôt des médicaments de Magdebourg dirigé actuellement sur Donauwerth, sauf une réserve pour la consommation présumée d'un an dans cette ville, est estimé pour 15.000 à 20.000 malades pour quatre mois ».

Et nous terminerons en reproduisant deux pièces conservées au Musée du Val-de-Grâce (4) et concernant la gestion de *Coquillette*, ou *Coquilliette*, affecté en 1806 à l'hôpital militaire de Vienne.

(1) I p. 448.

(2) I p. 450.

(3) II p. 150.

(4) Carton 10, pièce 9.

ADMINISTRATION

DE LA GUERRE

Paris, le 8 Septembre 1812.

Bureau Central

des Liquidations

Le Ministre Directeur de l'Administration de la
Guerre, Ministre d'Etat,

à Messieurs Coste et Percy, Inspecteurs Généraux
du Service de Santé, à Paris.

On leur demande un rapport sur la réclamation
du sieur Coquillet, pharmacien à la Grande Armée

N° 411

Messieurs,

Le sieur *Coquillet*, pharmacien attaché à l'hôpital militaire de Vienne, pendant la première campagne d'Autriche, au mois de janvier 1806, est constitué en débet d'une somme de 162 fr. 50 par arrêté de la Commission de Liquidation, pour n'avoir rendu aucun compte des médicaments qui lui ont été délivrés le 19 du dit mois. Il a réclamé contre cet arrêté, et vous appelle en témoignage de la vérité des faits sur lesquels il établit sa réclamation. Je vous l'adresse ci-jointe en original, et vous invite à me la renvoyer au plus tôt avec votre avis sur les faits dont il s'agit.

Recevez, Messieurs, l'assurance de ma considération.

Signé : ILLISIBLE.

A S. E. le Ministre Directeur de l'Administration
de la Guerre.

Renseignements demandés

par M. Coquillet, Ph. Major

10 Octobre 1812

Monseigneur,

Le retard apporté à la réponse qu'exigeait la lettre de S. E. date du 8 du mois dernier, ne peut être imputé aux Inspecteurs collectivement pris, parce que cette lettre était nominativement adressée à M. Percy et à moi. M. Percy étant ac-

tuellement retenu à la campagne pour cause d'indisposition, c'est à moi seul à justifier le retard dont S. E. a lieu de se plaindre.

A l'instant même où la lettre du 8 septembre nous parvient, j'offris à M. Percy de rédiger une réponse dans laquelle nous aurions rendu, comme je n'hésite pas de la faire aujourd'hui, en mon propre et privé nom, le témoignage le plus éclatant de la satisfaction que nous a donné à Vienne au commencement de 1806, le service de pharmacien-major dont j'avais chargé M. Coquillette parce que M. l'Intendant Général m'avait, en l'absence de M. Bruloy, confié la direction des pharmaciens de la Grande Armée.

M. Coquillette s'en est acquitté avec les talents, le zèle, la délicatesse qui le caractérisent. Je n'ai point lu ou j'ai oublié ce qui concerne en particulier les médicaments remis par M. Legendre à M. Coquillette. M. Legendre est un honnête homme qui mérite d'être cru. Mais M. Coquillette qui demande le temps de retrouver les renseignements qui lui manquent, ne peut pas être repoussé par S.E. il est probable qu'après une explication avec M. Legendre, l'emploi, de ces médicaments sera justifié. S'il ne l'était pas, j'ose assurer que M. Coquillette, à défaut même de preuves écrites, n'a pas perdu le droit d'être cru sur parole, lorsqu'il exposera à S.E. qu'au milieu de l'encombrement et de la confusion qui régnaient alors dans les hôpitaux, les besoins pressants du service demandaient une activité telle qu'il devenait bien difficile de régulariser toutes les opérations.

Dans le grand hôpital duquel M. Coquillette était plus particulièrement chargé, les médicaments étaient fournis par l'Administration locale et M. Coquillette surveillait seulement l'exécution des ordonnances. Dans les autres hôpitaux, très multipliés, le mode de fourniture ou de réception des médicaments variaient comme les circonstances les plus imprévues.

Si l'emploi des médicaments en question dont la somme est évaluée à 162 fr. 50 ne peut être provisoirement indiqué par M. Coquillette, j'implore pour lui, Monseigneur, votre indulgence et, j'ose vous supplier d'en couvrir également M. Legendre, parce que l'un et l'autre sont incapables d'un faux ou d'un manque de délicatesse.

Ce que j'ai l'honneur de vous dire, Monsieur, ne fut point désapprouvé par M. *Percy*, mais il se flatta d'avoir bientôt des renseignements positifs sur cette affaire et M. *Percy* m'engagea à suspendre notre réponse, jusqu'au temps où il les aurait obtenus.

Si les témoignages que je rends du caractère de M. *Couillette* n'est pas suffisant pour que S.E. daigne arrêter les poursuites de la Commission de Liquidation, je la prie au moins, de surseoir à toute décision jusqu'à ce que M. le *Baron Percy* lui ait pu faire connaître son opinion.

Je suis avec respect...

Signé : COSTE.

QUATRIÈME PARTIE

Le personnel

Le personnel

Les renseignements d'ordre général concernant les pharmaciens militaires affectés aux armées qui nous intéressent sont fort rares

Nous rappellerons cependant que, là comme ailleurs, il est fait du recrutement local.

C'est ainsi que *Jules Amelang*, qui devait mourir en Espagne (1812) de maladie contractée en service, est requis le 1^{er} mars 1808 à Hadersleben, en Danemark.

Or, il était le fils d'un membre du conseil des postes prussiennes et était né à Berlin, le 17 octobre 1787.

Requis comme sous-aide, il est affecté au 1^{er} Corps de la Grande-Armée.

Nous rappellerons également que, le 25 mars 1809, l'Intendant Général de l'Armée d'Allemagne, *Daru*, donne pour les pharmaciens militaires le tableau suivant :

<i>Nécessaires</i>	<i>Existants à l'armée du Rhin</i>	<i>Manquant au complet</i>
1 Pharmacien-Chef	2	»
10 Principaux	3	7
40 Majors	26	14
40 Aides	41	»
120 Sous-Aides	70	49

Il demande par suite un supplément de personnel (1).

Le 9 avril 1809, *Daru* écrit à l'Empereur que le Ministre lui a envoyé 56 pharmaciens, il en a recruté 20. Comme il en avait 142 et qu'il lui en faut 292, il lui en manque encore 74 (2).

Nous avons pu, par contre, trouver des renseignements importants sur les pharmaciens militaires qui ont participé à ces campagnes.

(1) Saski, I p. 449.

(2) Saski, II p. 75.

Nous publierons les plus intéressants en étudiant dans l'ordre : 1) le chef, *Bruloy* ; 2) les pharmaciens principaux ; 3) les pharmaciens subalternes.

1°) *Le chef* : *S.J. Bruloy*.

Parmentier, notre grand ancêtre, est alors trop fatigué pour continuer à assurer le rôle de chef dans cette réunion formidable d'hommes que constituait la Grande-Armée.

Le médecin-inspecteur *Coste* écrit à ce sujet dans ses « *Notices sur les Officiers de Santé de la Grande-Armée, morts en Allemagne, victimes de leur zèle depuis le 1^{er} Vendémiaire an XIV* (1) jusqu'au 1^{er} février 1806 » (2).

« Messieurs les Pharmaciens, consolez-vous d'avoir été privés à cette armée de la présence de votre premier chef, notre respectable collègue *Parmentier*. Sa santé avait été trop altérée par le séjour des Côtes pour qu'il eût pu soutenir les fatigues d'une campagne aussi pénible ».

Sabin-Joseph Bruloy qui va, en l'absence de *Parmentier*, diriger le service pharmaceutique de la Grande-Armée, possède une sérieuse expérience des campagnes militaires.

Il a été en effet pharmacien-chef de l'armée des Ardennes (31 décembre 1792), de l'armée de la Moselle (17 décembre 1794), puis de l'armée du Rhin (14 mars 1796), de l'armée d'Italie (1800).

Il est pharmacien-principal aux camps de Saint-Omer (27 septembre 1803), puis de Boulogne (1 février 1804), d'où devait partir la Grande-Armée pour envahir l'Angleterre.

Bruloy suit cette armée en Autriche, puis en Allemagne et en Pologne avec le titre de pharmacien-chef et celui d'inspecteur général du Service de Santé.

Il avait d'abord le même traitement que ses collègues *Coste*, *Percy*, *Desgenettes* et *Heurteloup*, soit 13.500 fr., mais nous verrons plus loin qu'il n'en est pas de même par la suite.

Il sut mériter l'estime de ses subordonnés et nous en donnerons comme preuve la lettre suivante par laquelle certains d'entre eux demandent à l'Intendant *Daru* une récompense pour leur chef.

(1) 23 Septembre 1805.

(2) p. 49.

« Grande Armée

Au Quartier Général à Kœnisberg

le 17 Juillet 1807

Les Pharmaciens présents au Quartier Général
à M. le Conseiller d'Etat Daru, Intendant Général
de la Grande Armée.

Général,

L'époque de la paix étant aussi celle des récompenses, permettez-nous de vous faire part de la plus tendre de nos sollicitudes.

La bienveillance, vraiment paternelle de M. Bruloy pour ses subordonnés, son extrême exactitude, et toutes les qualités que vous avez reconnues en lui, nous enhardissent et nous font espérer que vous écouterez favorablement notre prière.

Presque tous les chefs des services militaires ont obtenu les récompenses dues au zèle, à l'activité, aux connaissances et aux services rendus dans le cours de ces campagnes.

Vous seul, Général, pouvez combler nos vœux et obtenir de notre Monarque une décoration si bien méritée pour celui que nous chérissons tous.

C'est au nom des Pharmaciens de l'Armée que nous vous faisons cette demande. Nous espérons qu'elle sera favorablement accueillie.

Nous avons l'honneur de vous saluer très respectueusement.

Suivent les signatures :

REYNARD, Pharmacien Principal

MAGUIN, Pharmacien Principal

JUMEL, Pharmacien Major

BERTRAND. »

Rappelons que *Bruloy* était déjà à cette époque Chevalier de la Légion d'Honneur puisqu'il avait reçu « la petite aigle » le 25 Prairial an XII (14 juin 1804).

Daru s'empresse d'informer *Bruloy* de cette flatteuse démarche.

« Kœnisberg, le 25 juillet 1807.

Messieurs les Pharmaciens du Quartier Général m'ont adressé, Monsieur, au nom de tous les pharmaciens de l'armée,

la lettre ci-jointe que je vous renvoie parce que leur démarche ayant été faite à votre insu, je n'ai pas voulu vous laisser ignorer ce témoignage unanime et spontané de l'attachement de vos collaborateurs.

Je saisis avec plaisir cette occasion de vous témoigner ma satisfaction pour l'ordre et l'exactitude dont vous avez fait constamment preuve, dans tout ce qui est relatif au service personnel et au matériel de votre service et vous assurer que lorsque S.M. me permettra de lui présenter de nouveau un travail sur les récompenses à accorder à l'administration de la Grande-Armée, je me ferai un plaisir de faire valoir auprès d'elle les titres que vos bons et anciens services vous donnent à sa bienveillance.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Signé : DARU.

Certifié conforme à l'original qui nous a été présenté.

L'Inspecteur aux Revues
du 1^{er} Corps de la Grande-Armée.

Signé : MONET.

Pour copie conforme :
Le Commissaire des Guerres
de la Maison Militaire
du Roi.

Signé : PELLECHET.

M. Bruloy, Pharmacien en Chef de la Grande Armée ».

Nous donnons ci-dessous le texte d'un certificat qui nous montre que *Bruloy* a exercé ses fonctions avec deux titres différents :

« Je certifie que pendant que j'ai été chargé comme Intendant Général de l'Administration des armées en Allemagne, c'est-à-dire pendant les campagnes de 1806, 1807, 1808 et 1809, Monsieur Bruloy a été employé, d'abord comme *Inspecteur Général du Service de Santé*, aux appointements de 13.500 frs et, qu'à la suite d'un congé qu'il obtint en 1809, il revint à l'armée vers le mois de juin avec le titre de *Pharmacien en Chef* aux appointements de 9.000 frs.

J'ajoute que pendant tout le temps qu'il a été à l'armée, c'est lui qui a dirigé le service pharmaceutique et qu'il l'a fait avec le zèle le plus louable.

A Paris, le 10 Mars 1817.

Signé : le Comte DARU.

Pour copie conforme à l'original
qui m'a été représenté et que j'ai
remis à M. Bruloy.

Le Commissaire des Guerres,

Signé : PELLECHET.

Pour ne pas surcharger cet exposé, nous donnons aux pièces annexes une « *note pour le bureau des hôpitaux* », note concernant aussi la solde de Bruloy en 1809. Elle nous montre également que son titre n'était pas alors exactement précisé.

2°) PHARMACIENS PRINCIPAUX

Nous citerons par ordre alphabétique :

AUBRY (Joseph-Nicolas). Après un séjour à l'armée du Nord, à l'hôpital de Liège, etc..., il est affecté comme pharmacien de 1^{re} classe au 5^e Corps de la Grande Armée, le 15 avril 1806. Il est nommé Pharmacien principal le 15 avril 1807 et passe ensuite aux Armées d'Espagne et de Portugal.

BARDIN. Il est cité comme tel par *Balland* (1).

BLONDEL (Claude-François). Ancien pharmacien de l'armée des Côtes, de l'armée de l'Ouest, etc... il est nommé Pharmacien Principal au 8^e Corps de la Grande Armée le 29 septembre 1806. Il passe à l'armée d'Espagne le 1^{er} novembre 1808.

BOISARD (Jean, François, Augustin). Pharmacien Principal au camp de Montreuil, il suit les corps qui en font partie à la Grande Armée.

Percy parle de Boisard dans son « *Journal* ». Il écrit en effet, à la date du 24 août 1807 (2) :

(1) P. 51.

(2) P. 390.

« Arrivé à Berlin à une heure par une chaleur presque égale à celle d'un four. Le thermomètre de mercure exposé au soleil a donné quarante-six degrés, à ce que soutient Boïsard, pharmacien-principal ; à l'ombre, il en marque trente ».

Il est mis à la retraite le 9 mars 1809.

BOUDET (Jean-Pierre). Bien connu par le rôle qu'il joue pendant la campagne d'Égypte.

J.-B. BOUDET ou BOUDET neveu. Est nommé Pharmacien principal au camp de Bruges le 1^{er} octobre 1803.

Il est à la Grande-Armée de 1805 à 1810.

Citons le passage de *Percy* le concernant :

« ...Je suis allé faire une tournée dans la ville (1). Sa Majesté a ordonné que tous les blessés en fussent évacués dans la journée sur Heilsberg, à sept lieues d'ici, où M. *Boudet*, pharmacien principal du 3^e Corps, présent sur les lieux, m'a mandé qu'on pouvait en placer quinze cents dans le château seulement ; déjà il y a quatre cents lits dans ce château ».

Atteint du typhus à Brünn, après la bataille d'Austerlitz, *Boudet* devient pharmacien-chef de l'armée du Portugal le 5 avril 1810, mais il ne peut rejoindre en raison de son état de santé, et est mis à la retraite.

CONSTANTY (Jean). Pharmacien principal au Grand Quartier Général de la Grande-Armée du 28 mai 1807 au 24 novembre 1808. Il est blessé à Eylau (8 février 1807) et admis à la retraite le 15 janvier 1809.

COQUILLETTE (Louis-Auguste). Né à Laon.

Pharmacien-élève ou de 3^e classe à l'armée de l'Intérieur, le 13 novembre 1792.

Pharmacien sous-aide ou de 2^e classe à l'armée de Réserve le 8 avril 1793.

A rempli par réquisition les fonctions d'aide-major ou de 1^{re} classe à la dite armée devenue armée du Nord, le 9 Frimaire, an III.

Confirmé pharmacien de 1^{re} classe à l'armée du Nord devenue armée de Batavie le 15 Vendémiaire, an IV.

Pharmacien de 2^e classe à l'hôpital de Bruxelles, le 15 Pluviose, an X.

(1) LANDSBERG écrit le 13 février 1807, p. 177 du « Journal ».

Pharmacien de 1^{re} classe au camp de Bruges, d'où il est passé à la Grande Armée, le 15 Vendémiaire, an XII.

Pharmacien principal, le 28 mai 1807.

Attaché en cette dernière qualité à l'armée d'Espagne, le 18 octobre 1808.

A la réforme, du 5 février 1810 au 30 juin 1810.

Remis en activité comme pharmacien principal avec la solde de Major et chargé du dépôt de médicaments établi à Toulouse, le 30 juin 1810.

Pharmacien principal à l'armée d'Italie, le 3 janvier 1812.

A la Grande-Armée fait prisonnier de guerre, en 1813.

Nous avons parlé assez longuement de *Coquillette* au chapitre des médicaments.

FABULET (Adolphe, Gabriel, Thomas). Il est nommé pharmacien principal à la Grande-Armée, le 27 juin 1807. Il est pharmacien principal le 17 décembre 1812, et terminera sa carrière dans l'enseignement, aux écoles militaires de Paris, Metz et Strasbourg.

JACOB (Claude, Nicolas). Pharmacien principal au corps de réserve de Cavalerie de la Grande-Armée le 4 juillet 1806. Il passe ensuite à l'armée d'Espagne le 15 mars 1809.

Pendant la campagne de Pologne, il déploya (1) « une activité rare. Dans la direction que parcourut ce corps, avec tant de rapidité, il fut constamment chargé du choix des locaux susceptibles d'être convertis en hôpitaux pour nos nombreux malades et pour ceux qu'abandonnait l'ennemi. Dans la seule ville de Varsovie, encouragé par M. Daru, intendant général de l'armée, qui le faisait appeler jour et nuit, et aidé du zèle des magistrats de cette grande cité, il en fit ouvrir dix-sept en moins de six semaines ».

MAGUIN (Hubert, Cyprien). Né le 23 juin 1793 à Givet (Ardennes).

Annonce avoir servi comme pharmacien surnuméraire à l'hôpital de Lille de 1774 à 1776.

Pharmacien élève appointé aux hôpitaux militaires de Douai, Bergues et Gravelines, de 1776 au 14 octobre 1781.

(1) « Recueil de Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie Militaires, 1841, p. 385.

Pharmacien-élève appointé à l'hôpital militaire de Dunkerque du 15 octobre 1781 à la fin de l'année 1791, époque à laquelle il a quitté le service sans autorisation.

Pharmacien aide-major ou de 1^{re} classe à l'armée du général Labourdonnaye, devenue armée du Nord, le 2 novembre 1792 au 23 février 1799.

A l'hôpital de Mons, du 23 février 1799 au 23 juin 1801.

Pharmacien de 2^e classe à l'hôpital militaire d'Amiens de ce jour au 8 octobre 1803.

Pharmacien de 1^{re} classe au camp de Saint-Omer devenu Grande-Armée, le 8 octobre 1803.

Pharmacien Principal provisoire à la Grande Armée, le 15 Juillet 1806.

Pharmacien Principal titulaire à la Grande Armée le 20 mars 1807.

Pharmacien Principal avec le traitement de Pharmacien-Major à l'hôpital de Bréda, le 2 Juillet 1811.

Pharmacien Principal au 11^e Corps de la Grande-Armée, le 5 août 1812.

Licencié le 1^{er} juin 1814.

REYNARD (Philippe, François). Après avoir rendu des services importants à l'armée de Sambre-et-Meuse, à l'hôpital de Lille, à l'Armée des Côtes (1804) etc... il est nommé pharmacien-principal au X^e Corps de la Grande Armée, le 28 mai 1807.

Mis au traitement de réforme pour cause de maladie en 1810.

3^e) PHARMACIENS SUBALTERNES

ABERERI. Tyrolien. Pharmacien de 3^e classe, mort du typhus à Vienne après la campagne d'Autriche.

ALEXANDRE (Baptiste). Requis. Proposé par l'Intendant Général en qualité de Pharmacien sous-aide à Spandau (Etat du 20 février 1807).

ALEXANDRE (Jacques). Né à Metz. Profession des parents : cordonnier.

Elève en Pharmacie Employé à l'Hôpital Militaire de Metz depuis le 1^{er} novembre 1792.

Pharmacien de 3^e classe, à l'Armée de la Moselle (3^e division). Hôpital de Listroff près de Sarrebruck le 16 Germinal, an II.

(Préparant tous ses remèdes lui-même, assistant aux distributions et surveillant exactement le service).

A l'Armée de Sambre-et-Meuse du 15 Prairial, an 2.

A Metz le 28 Prairial, an 2.

Pharmacien de 2^e classe, le 16 Messidor, an 2.

Pharmacien de 1^{re} classe à l'Armée des Grisons, le 6 Frimaire, an 9.

Licencié le 14 Prairial, an 9.

Nommé pharmacien de 1^{re} classe à la Grande Armée, le 30 Frimaire, an 13, était à Vienne en mars 1806.

Pharmacien de 1^{re} classe à la Réserve du Quartier Général de la Grande Armée.

Détaché à l'Hôpital de Colmar le 1^{er} juin 1806.

Était Pharmacien de 1^{re} classe à la Grande Armée, au 3^e Corps, 2^e Division à Varsovie. (Etat Bruloy le 25 avril 1807).

Il passe provisoirement dans les bureaux du Ministère de la Guerre.

« 23 Mai 1808.

Le M^{re} D^{teur} à M. l'Intendant Général de la Grande Armée,

« Je vous préviens, Monsieur, que le 3 courant, j'ai nommé pour être provisoirement employé dans mes bureau et en qualité d'auxiliaire aide, le Sr *Alexandre*, l'un des Pharmaciens majors de l'armée dont l'administration vous est confiée.

Il y sera employé dans son grade par le Sr *Westercamp* qui s'y trouve déjà en activité comme aide-major.

Le Sr *André* (Antoine), maintenant pharmacien sous-aide dans la 26^e division, succéderait à votre armée, avec le grade d'aide-major au sieur *Westercamp*.

Vous trouverez ci-joint les commissions que j'ai fait expédier en faveur des SS. *André*, *Alexandre*, *Westercamp*.

Je vous prie de faire remettre à chacun d'eux celle qui lui est destinée et de donner l'ordre au S. *Alexandre* de se rendre de suite à sa nouvelle destination.

Je vous salue avec la considération la plus distinguée ».

Il est Pharmacien-major à l'armée du Brabant. Nommé dans son grade à l'Hôpital de Bréda le 25 avril 1810.

ANDRÉ (Antoine) (voir ALEXANDRE (Jacques)).

« Au Commandant ordonnateur de la 26^e division militaire.

« Je vous prévien, Monsieur, que le 3^e courant, j'ai promu au grade d'Aide-Major attaché à la Grande Armée le Sr. *André* (Antoine), l'un des Pharmaciens sous-aides de la division dont l'administration vous est confiée. Il sera remplacé dans ce dernier grade par le Sr *Niller* (Georges, Martin) maintenant à Saint-Domingue.

« Vous voudrez bien remettre au Sr. *André* la communication ci-jointe, et lui ordonner de se rendre de suite à sa destination.

Je vous salue avec une parfaite considération ».

ALLAMAND (Jean, Samuel, Louis). Pharmacien de 2^e classe à l'Armée de Hanovre, le 22 Messidor, an 11. Licencié (sur plaintes) le 20 airial, an 12.

AUCHER (Jean-Baptiste, Mamert), né le 11 mai 1757, à St-Aignan (L.-et-Cher). Pharmacien Aide-Major à l'Hôpital du Gros-Caillou le 15 juin 1785, à l'Hôpital de St-Denis le 19 octobre 1796. Pharmacien Major aux Etablissements hospitaliers des 16^e et 24^e divisions le 11 Pluviose an 12. A Ingolstadt en avril 1806. Passé à la Grande Armée le 15 juillet 1806. A la 1^{re} Division à Varsovie le 25 avril 1807. Passe à l'Armée d'Espagne le 20 novembre 1808.

AUVRAY (Jean, Philippe). Pharmacien de 3^e classe à l'Armée du Danube (Division du Rhin) le 2 Prairial, an 7. Licencié sur sa demande le 3 Prairial, an 8. Pharmacien Aide aux Armées d'Allemagne le 11 avril 1809. Pharmacien-Major à la 17^e Division le 13 août 1811. Au Parc d'Artillerie à Mayence le 27 janvier 1812. Etait le 1^{er} juillet 1813 à Berlin (aliéné) ; s'en est évadé. On ignore où il s'est dirigé.

BAILLY (Joseph, François). Né le 27 juin 1779 à Besançon. Après une vie mouvementée (Armées du Rhin, d'Orient,

(1) Saint-Domingue.

de St-Domingue, etc...) il est nommé aide à la Grande Armée le 12 novembre 1806, puis Pharmacien-Major à l'Armée d'Allemagne le 30 mars 1809. Pharmacien-Major à la 1re Division Militaire le 30 décembre 1814. Licencié le 1er juin 1814.

DURIAU le cite dans son carnet de route.

BALDUS (Michel, Joseph). Né à Aix-la-Chapelle. Requis Pharmacien sous-aide à la Grande Armée le 25 avril 1807. Confirmé le 26 mai 1807. A fait les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Autriche. Etait à la 1re Division du 5e Corps à Varsovie le 25 avril 1807.

BARBOT (Joseph). Né à Tours (I.-et-Loire). Requis en qualité de Pharmacien élève par l'Ordonnateur de la 22e Division. A l'Hôpital Militaire de Beaumont-les-Tours le 1 Brumaire, an 2. Pharmacien de 3e classe à la 127e Division Militaire (Sables d'Olonne) le 23 Vendémiaire, an 5. A l'Armée de Réserve le 8 Germinal, an 8. A l'Armée de l'Ouest le 23 Prairial, an 8. A l'Hôpital temporaire de Dijon le 25 Vendémiaire, an 9. Licencié le 14 Germinal, an 9. Pharmacien de 3e classe à l'Armée Expéditionnaire de *Saint-Domingue*, le 1er Fructidor, an 10. Au Camp de Saint-Omer le 15 Vendémiaire, an 12. A l'Armée Expéditionnaire du *Camp de Boulogne* le 11 Pluviose, an 12. Pharmacien de 2e classe à la Grande Armée le 16 janvier 1806. Pharmacien-Major aux Armées d'Allemagne le 7 juin 1809. A l'Armée d'Espagne le 21 juin 1810. A la 31e Division Militaire le 17 août 1811.

BARDOL (Elie). Né à Saint-Flour (Cantal). Pharmacien sous-aide 2e classe attaché à l'Armée de l'Intérieur le 15 Nivôse, an 2. Pharmacien de 1re classe à l'Armée du Nord le 19 Vendémiaire, an 4. A l'Hôpital Militaire de Châlons le 3 Floréal, an 5. Pharmacien de 2e classe à l'Hôpital d'Amiens le 3 Messidor, an 5. Pharmacien de 1re classe, Armée des Grisous, le 6 Frimaire, an 9. Pharmacien de 2e classe à l'Hôpital de Bergues le 14 Prairial, an 9. Passé à l'Armée de *Saint-Domingue* comme Pharmacien de 1re classe le 19 Messidor, an 10. A l'Armée des Côtes, d'où il est passé à la Grande Armée le 17 Vendémiaire, an 13. Décédé le 6 septembre 1808. (Etait employé à l'Hôpital de Stettin en avril 1808).

BARRY (Antoine). Pharmacien sous-aide aux *armées d'Allemagne* du 3 août 1809. A celle d'Espagne le 10 août 1810.

BARTHÉLEMY (Antoine, Justin). Né à Toulmont (Vosges). Pharmacien Aide-Major, Hôpital ambulant de Saint-Quentin le 25 février 1793. Pharmacien Elève, Armée de Réserve, Hôpital ambulant le 21 juillet 1793. Pharmacien Aide à Saint-Quentin le 26 juillet 1793. Pharmacien de 1^{re} classe, Armée du Nord le 1^{er} Messidor, an 2.

Destitué le 8 Germinal, an 4. Pharmacien Major à l'*Armée d'Allemagne*, le 17 juillet 1809. Considéré comme démissionnaire en 1810.

BAS (Augustin, Charles). Né le 2 août 1791 à Paris. Pharmacien sous-aide aux *Armées d'Allemagne* le 30 mars 1809. A fait la campagne d'Autriche de 1809. A la 17^e Division à Amsterdam le 20 décembre 1810. A la Grande Armée (9^e Corps) le 5 août 1812. Position inconnue en février 1813.

A été employé dans les divers hôpitaux de Vienne, de Steyer, de Schwanstadt, de Landshut, d'Augsbourg, de Ratisbonne, d'Ulm. A été commissionné le 24 décembre 1810 pour l'Hôpital Militaire d'Amsterdam.

BASTON (Louis, Valentin). Né le 18 janvier 1787 à La Fère (Aisne). Pharmacien sous-aide au 8^e Corps de la *Grande Armée* le 27 septembre 1806. Pharmacien Aide-Major aux *Armées d'Allemagne* le 23 mai 1809. Pharmacien sous-aide à l'Hôpital et *Ambulance de la Garde* le 27 mai 1809. Pharmacien de 2^e classe le 6 mars 1813. A l'Hôpital du *Gros-Caillou* le 1^{er} septembre 1814. Pharmacien de 3^e classe dans la *Maison Militaire du Roi*, le 1^{er} septembre 1814.

Rentré dans le grade d'aide-major de la *Vieille Garde* le 15 avril 1815. Licencié le 1^{er} septembre 1815.

Campagnes : 1806-1807-1808 : Prusse et Pologne ; 1809 : Autriche ; 1810-1811-1812 et 2 mois de 1813 : Espagne ; 1813 : Allemagne (Saxe) ; 1814-1815 : France.

BATAILLE (Sébastien, Etienne). Né le 28 mars 1781 à Toul (Meurthe). Pharmacien sous-aide à la *Grande Armée* le 12 mai 1807, pour être attaché provisoirement dans les Hôpitaux de la 26^e Division Militaire. Passé à l'*Armée d'Espagne* en congé d'un mois le 23 novembre 1808.

BATAILLE (Victor). Pharmacien sous-aide à l'*Armée d'Allemagne* le 10 avril 1809. Passé à l'*Armée de Catalogne* le 20 septembre 1810. Présent à Lérida le 3 juillet 1811. Maintenu à l'*Armée d'Aragon*, organisation du 25 novembre 1813. Licencié en juin 1814.

BAUDOUIN (Pierre, Jacques). Né le 28 octobre 1788 à Alençon (Orne). Pharmacien sous-aide à la *Grande Armée* le 26 mai 1807. Pharmacien aide au *Corps de l'Elbe* le 12 janvier 1812. Licencié le 1er juin 1814. Pharmacien sous-aide à l'Hôpital de Strasbourg, le 18 novembre 1814. Démissionnaire le 4 janvier 1819.

Employé dans les Hôpitaux de Dantzig, Prenslow, Berlin, puis en Danemark. Parti de Danemark pour suivre les mouvements du Corps d'Armée de S. A. le Prince de Ponte Corvo, et employé en Autriche dans les Hôpitaux de Gottweich, de Vienne depuis le 19 mars 1809. Parti de Vienne pour Passau, où il a fait le service le 13 novembre 1809. Employé à la 3^e Division du 3^e Corps et affecté à Halle et à Magdebourg du 10 juin 1810. Employé à l'Hôpital Militaire de Custrin le 10 novembre 1810.

BAUMHAR (Frédéric). Pharmacien sous-aide à la Grande Armée. A Varsovie le 20 février 1807.

BAUDRON (François, Alexandre). Né à Paris le 5 février 1791. Pharmacien sous-aide aux *Armées d'Allemagne* le 7 juin 1809. Passe en Espagne le 21 juin 1810.

BAUMHOER (Antoine). Né le 15 janvier 1795 à Fulde. Requis Pharmacien sous-aide à la *Grande Armée* le 1er février 1807 (Varsovie). Nommé Pharmacien sous-aide à la *Grande Armée* le 26 mai 1807 (Varsovie). Nommé Pharmacien sous-aide à l'*Armée d'Espagne* le 20 novembre 1808. Au Corps de Mayence le 24 mai 1813. Aide-Major au Val-de-Grâce en 1814 (Val. Carton 10 (22)). Licencié le 1er juin 1814. A l'Hôpital Militaire de Landeau le 14 janvier 1815. Licencié le 16 août 1815. A l'Hôpital Militaire de Cateau-Cambrésis le 10 avril 1816. Au traitement de réforme le 30 décembre 1818. A l'Hôpital Militaire de Cambrai le 5 avril 1819. Admis à la retraite le 18 septembre 1835.

BEAUTHIAS (François, Xavier, Emmanuel). Pharmacien de 3^e classe, Hôpital de Besançon le 23 Prairial, an 8. (Re-

quis le 15 Floréal, an 8, à la 6^e Division). Licencié le 30 Thermidor, an 8. Pharmacien de 3^e classe (République Batave) le 12 Vendémiaire, an 12. Hôpital de Middelbourg en Thermidor, an 12. Pharmacien Aide-Major aux *Armées d'Allemagne* le 30 mars 1807.

Était à la Grande Armée, 3^e Division à Custrin, le 25 avril 1807.

BEAUNIER (Pierre, Alexandre). Né le 29 septembre 1787 à Mortagne (Orne). Pharmacien sous-aide aux *Armées d'Allemagne* le 30 mars 1809.

BÉGLET (Pierre, Gabriel). Né à Reims (Marne). Pharmacien de 3^e classe à l'*Armée de Hanovre* le 20 Prairial, an 12. Pharmacien de 3^e classe au 1^{er} Corps de la *Grande Armée* le 9 août 1806.

BERNARD (Messidor, Tell). Né le 15 juillet 1794 à Lille (Nord). Pharmacien sous-aide au Corps de l'Elbe le 12 octobre 1811. Position inconnue en 1813.

BERNIS (Bernard). Pharmacien sous-aide à la *Grande Armée* le 15 janvier 1812. Position inconnue en 1813.

BERTEUIL (Jean, Nicolas). Après un rôle important dans les Armées de l'Ouest de la France, à l'Armée de Mayence, etc... il est nommé Pharmacien de 1^{re} classe à l'Armée d'Allemagne le 20 Brumaire, an 14. Retraité le 14 septembre 1810.

BERTEUIL (Joseph, Nicolas, Arsène). Fils du précédent. Sous-aide à l'Armée d'Allemagne le 29 juillet 1809. Passe à l'Armée d'Espagne le 21 juin 1810.

BESNARD (Locherie, Pierre, Marie). Né le 3 février 1786 à Carnet (Manche). Pharmacien sous-aide à l'*Armée d'Allemagne* le 8 mai 1809. Pharmacien sous-aide à l'Armée de Catalogne (Catalogne) le 20 septembre 1810. Licencié le 16 juin 1814.

BESSIER (Claude, Charles, François). Né le 31 mai 1761 à Falaise (Calvados). Pharmacien Elève à l'Hôpital de Lyon le 2 juin 1792. Passé à l'Hôpital de Melun le 28 juin 1793. Pharmacien de 2^e classe à l'Armée des Pyrénées Orientales le 24 Ventôse, an 2. Employé à l'Hôpital Militaire de Montlibre le 15 Ventôse, an 4. A l'Hôpital de Villefranche le 13 Fructidor, an 4. Réformé (mesure générale) le 13 Pluviôse, an 5.

Remis en activité comme Pharmacien de 2^e classe de

l'Armée du Danube le 12 Floréal, an 7. Passé ensuite à celle du Rhin. Réformé pour cause de surabondance le 14 Floréal, an 9. Réemployé à l'Armée de Saint-Domingue le 1 Fructidor, an 10. Réformé le 30 Fructidor, an 12. Pharmacien de 2^e classe au Camp de Brest le 18 Brumaire, an 13. Pharmacien-Major à la *Grande Armée* le 24 juin 1804. Pharmacien-Major disparu à Eylau en 1807 (présumé tué).

BRODARD (Charles, Alphonse). Sous-aide à la *Grande Armée*. Mort à Vienne de maladie infectieuse le 13 novembre 1809.

FAUCHÉ (J.-B.). Aide-major à la *Grande Armée* du 27 février 1806 au 11 décembre 1808. Assiste aux batailles d'Iéna, Eylau et Friedland.

GALEY (Jean, Bernard). Aide-Major à la *Grande Armée* (1807). Blessé deux fois à Eylau le 8 février 1807, par un coup de feu et par un coup de lance.

GRIMAL (Joseph). Né à Gourdon (Lot) le 2 novembre 1789. Sous-aide aux Armées d'Allemagne le 11 avril 1809. Réformé sans traitement le 21 juin 1810.

HEGO (Casimir). Fils du Pharmacien Inspecteur. Pharmacien de Ire classe au Grand Quartier Général de la *Grande Armée* en 1805. Mort du typhus à l'Hôpital d'Augsbourg le 15 janvier 1806.

JACOB (Pierre, Irénée). Sous-aide le 31 janvier 1804. Aide le 14 juin 1807. Au Camp de Montreuil, à l'Armée des Côtes et à la *Grande Armée* du 31 janvier 1804 au 19 novembre 1808. Passe ensuite en Espagne.

LABOULBÈNE (Jean, Gabriel). Sous-aide. Mort à l'Armée d'Allemagne de maladie infectieuse contractée à l'Hôpital de Nicolsbourg le 12 octobre 1809.

LAMOTTE (B. G. J.). Aide-Major aux Armées d'Allemagne. Corps du Maréchal Duc de Valmy le 5 juillet 1809. Mort à Vienne de maladie contractée à l'Hôpital de Renneveg N^o 1, le 4 février 1810.

MARGUERON (Jean, Anthyme). Pharmacien-Major à la *Grande Armée*. Assiste aux batailles d'Austerlitz, Iéna, Eylau et Friedland. Démissionne en décembre 1809.

REGNAULT (François, Edme). Pharmacien-Major à la *Grande Armée*. Mort de maladie infectieuse à Gilgenburg le 1er mai 1807.

REYMOND (Pierre, Adrien). D'après son éloge par *Cadet de Gassicourt* (Répertoire de Pharmacie, 1854-1855, p. 241), il est né à Paris le 21 mai 1789. Pharmacien sous-aide à la Grande Armée, en mai 1807, il est envoyé en Prusse, puis en Pologne. Après Tilsitt, il est resté attaché aux hôpitaux de Dantzig, jusqu'en 1809.

Promu aide-major, il est commissionné pour les Armées d'Allemagne. Il a une vie mouvementée dans la campagne de 1809. Quand le Danube rompt ses ponts, il est dans l'Ile Lobau, il est à Essling, comme à Wagram, dans les ambulances de Ire ligne. Il passe ensuite en Espagne. Il meurt le 12 septembre 1854.

SALES. Pharmacien de 3^e classe à la Grande Armée. Mort du typhus après la campagne d'Autriche (Hôpitaux de Brünn, après Austerlitz). Bon botaniste.

SOMMERFOGEL (Antoine). Sous-aide à l'Armée d'Allemagne le 11 avril 1809. Il passe à l'Armée du Nord de l'Espagne le 18 décembre 1811.

TOUET (Louis, Sylvestre). Né au Mans. Pharmacien sous-aide aux Hôpitaux de la 5^e Division Militaire le 20 Brumaire, an 14 (11 novembre 1801). Aide-Major aux Armées d'Allemagne le 20 mars 1809. (A.N. Fl. 7. 2327).

WESTERCAMP. Voir dossier « ALEXANDRE » Jacques.

CINQUIÈME PARTIE

Les travaux des pharmaciens au cours de ces campagnes

Les travaux des pharmaciens au cours de ces campagnes

Si ces travaux ne présentent pas l'intérêt de ceux effectués au cours de la Guerre d'Espagne, sur les quinquinas, puis au cours des Campagnes d'Italie sur le sucre de raisin, ils témoignent cependant chez les pharmaciens accompagnant les armées de grosses qualités d'observation et d'un vif désir d'accroître leurs connaissances professionnelles.

Avant de les exposer en suivant l'ordre alphabétique des auteurs, nous mentionnerons d'abord que la formule du *species prothea*, infusion théiforme :

feuilles de véronique
feuilles de lierre terrestre â â
feuilles de tussilage
feuilles de scabieuse
feuilles de mélisse â â
feuilles de sauge

et employée en Allemagne pour le traitement des rhumes et catarrhes, est rapportée de ce pays par les « Officiers de Santé » (1).

P. P. Fr. Bertrand et la Pharmacie en Allemagne.

Pierre-Paul-François Bertrand est nommé pharmacien de 2^e classe le 1^{er} février 1804. Il est affecté au Camp de Bruges, puis à la Grande Armée et assiste à la bataille d'Austerlitz.

Pharmacien de 1^{re} classe le 27 septembre 1806, en Prusse, puis en Pologne, il passe en 1808 à l'Armée d'Espagne.

Il a publié dans le *Bulletin de Pharmacie* de 1809 (2), un important travail sur la Pharmacie en Allemagne.

(1) *Bulletin de Pharmacie* 1809, p. 47.

(2) *Bulletin de Pharmacie* 1809, p. 49. « Quelques idées sur la Pharmacie en Allemagne », adressées à M. Parmentier,

L'état de pharmacien y jouit d'une grosse considération pour les raisons suivantes :

- 1° - les pharmaciens y sont riches ;
- 2° - les règlements sur la pharmacie y sont sévères, surtout en Prusse ;
- 3° - les pharmaciens y sont peu nombreux (1 officine en moyenne pour 10.000 individus).

Comme en France, les meilleurs chimistes, *Klaproth*, *Tromsdorff* et autres, sont sortis des laboratoires de pharmacie.

La pharmacie allemande est plus compliquée que la pharmacie française. De plus, les Allemands ne répugnent pas « à prendre des médicaments tels mauvais qu'ils soient au goût ».

Les pharmaciens allemands emploient, pour confectionner leurs poudres et espèces, des machines « que nous regardons peut-être comme des minuties, mais qui ne sont pas moins dignes de fixer l'attention des bons pharmacopoles ».

Bertrand défend la pharmacie française, certains chirurgiens militaires lui préférant la conception allemande. D'après lui, la première se rapproche beaucoup plus des grandes conceptions mises au jour dans le XVIII^e siècle.

« Je pense, dit-il, que dans la suite si le Gouvernement français, restreignant le nombre des pharmaciens, exige strictement les connaissances qu'on ne peut vraiment acquérir qu'en France, la pharmacie jouera un plus grand rôle qu'elle n'a joué ; tandis qu'en Allemagne, livrée à ses anciennes institutions, elle créera toujours des monstres, et n'osera s'affranchir de ses prescriptions médicales, dont on a fait justice en France depuis 40 ans ».

LES PUBLICATIONS DE J. P. BOUDET

a) Il est publié dans le Bulletin de Pharmacie de 1809 (1) l'extrait d'un mémoire « sur une fabrique de sucre de betteraves, établie en Silésie ».

L'auteur de ce mémoire est *J. P. Boudet*, qui a profité de son passage dans la capitale de la Silésie pour étudier la technique employée dans l'une des deux manufactures de sucre de betteraves signalées par *Achard* dans le *Moniteur* du

(1) P. 76.

2 octobre 1808, celle du Baron Koppi installée dans « sa terre de Krayn, à 4 lieues environ au-delà de la ville de Strehlen », fabrique installée depuis trois ans.

Sans insister sur les procédés de fabrication que *Boudet* a quelque peine à recueillir par suite « de la différence de langue », nous donnerons quelques-unes de ses conclusions.

Il résulte de son enquête :

« 1° - que la betterave contient du sucre ;

2° - qu'on peut le retirer de cette racine sous la forme de cristaux et à l'état de cassonade ».

Le rendement dépend de plusieurs causes notamment du choix des betteraves ; *Boudet* n'a pu prouver que les échantillons de sucre raffiné qui lui ont été présentés, et qui étaient aussi beaux que le « sucre royal » de canne à sucre avaient bien été préparés à partir de la betterave.

Il considère que le Baron de *Koppi* pourra réaliser encore des bénéfices même quand la paix sera venue, mais en France, *Boudet* est convaincu qu'une venue de ce genre serait viable en temps de guerre, mais il est également convaincu « que ce sucre indigène ne supporterait pas la concurrence avec celui des colonies, que les Français d'ailleurs sont trop intéressés à faire fleurir, pour songer à les priver du débit de leur sucre ».

Il joint à son mémoire cinq échantillons de sucre ; quatre proviennent de la manufacture de *Koppi* ; le cinquième, qui en provient également, a été purifié par lui pour lui donner « l'aspect d'une belle cassonade Martinique, presque blanche ».

b) Peu après (1), *Boudet* communique le rapport des Officiers de Santé en Chef de l'Armée d'Allemagne « sur l'eau de vie qu'on distribue aux troupes et dont l'usage avait été présumé dangereux ».

Il s'agit surtout d'eau-de-vie de grains préparés surtout en Bohême et en Moravie par des procédés imparfaits. Elle contient de l'acide acétique, mais pas de cuivre. Elle est inférieure à l'eau-de-vie de France par son odeur, et sa saveur. Elle n'est pas nuisible à la santé des soldats, « quand ils en usent modérément ».

(1) « Bulletin de Pharmacie », 1809, p. 502.

On peut l'améliorer, en faisant macérer du charbon dans cette eau-de-vie :

en la distillant sur du charbon et du carbonate de chaux ;

en y faisant macérer du *calamus aromaticus* et en passant

c) La même année (1), Boudet, dans une lettre écrite de Znaïm, en Moravie, et parue dans le *Bulletin de Pharmacie*, signale d'abord qu'à Erfurt, le savant Bucholz lui a montré « du fort beau cinnabre fait par la voie humide » et lui a fait connaître un procédé d'obtention d'une dissolution de sulfate de cuivre « ou du laiton, ou du cuivre à volonté ».

Il indique également une technique employée en Autriche pour la préparation du bleu de Prusse et décrit une fabrique de carbonate de plomb.

d) En 1810 (2), il signale d'abord qu'il existe à Vienne une capsule de zinc fabriquée au marteau.

Dans cette ville, également, on fabrique le métal fusible de Darut, employé pour le scellement des pierres.

Enfin, Boudet signale sa visite à des tanneries et à une nitrière artificielle. Ses jeunes pharmaciens, parmi lesquels Bouillod, ont étudié ces deux industries.

LE ROLE DE CHARLES LOUIS CADET DE GASSICOURT PHARMACIEN ORDINAIRE DE L'EMPEREUR

C'est le 24 mars 1809 que ce distingué praticien, dont le regretté Docteur Dorveaux a précisé les fonctions auprès de l'Empereur (3) annonce à son confrère Boullay son départ pour l'Armée d'Allemagne, en précisant qu'il aura lieu « la nuit prochaine » (4).

Il nous a laissé un intéressant récit sur son voyage, récit publié en 1818 chez L'Huillier, libraire à Paris, sous le titre : « Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'Armée Française pendant la campagne de 1809 » (5).

(1) « Bulletin de Pharmacie », 1809, p. 517.

(2) « Bulletin de Pharmacie », p. 283.

(3) « Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie », tome II, p. 322.

(4) « Le Centenaire du Journal de Pharmacie et de Chimie », Paris 1910, p. 10.

(5) In-8, 438 pages.

Dans les 25 chapitres de ce travail, l'auteur donne quelques renseignements sur les services médicaux et certains d'entre eux sont utilisés au cours de notre exposé.

Mais il est surtout prolix :

1° - en renseignements sur les mœurs des pays parcourus. Citons quelques-unes de ces études : « *Culte des cigognes ; de l'amour chez les viennoises ; fête de l'Empereur, etc...* ».

2° - en descriptions des villes et paysages vus plus ou moins rapidement : Vienne, « ses monuments, ses promenades, ses théâtres » ; les environs de Vienne, etc...

A mentionner tout spécialement son enthousiasme en découvrant Strasbourg que lui fait visiter son hôte M. Lenoir, un « bavard instruit ».

Du haut de la flèche de la Cathédrale, il salue Paris, point de l'horizon où tendent tous ses vœux, puis montant le plus haut possible, il grave avec la pointe de son épée, sur l'endroit le plus élevé le nom de ses enfants, celui d'un ami et le sien.

Le temps a sans doute effacé ces souvenirs du passage du brillant pharmacien de Napoléon ;

3° - En renseignements sur les productions naturelles et industrielles des contrées visitées ;

4° - En détails sur les opérations militaires : « *entrée en Bavière, Kœpingen, Ulm, Ausbourg* » ; « *Prise de Vienne* » ; « *bataille d'Essling* » ; « *passage du Danube* » ; « *bataille de Wagram* », etc...

Cadet reconnaît lui-même dans sa préface qu'il ne peut donner que des « scènes isolées », des « aperçus fugitifs », mais dit-il, « ces aperçus, ces scènes fourniront peut-être un jour des matériaux à l'histoire ».

Les moindres faits concernant Napoléon lui semblent d'ailleurs intéressants à transmettre à la postérité.

« Tout, dit-il, est historique dans cet homme extraordinaire ».

Il embaume le corps de Lannes, mort le 6 juin 1809 (1), ceci avec l'aide de Larrey et de Varélaud.

(1) Des suites de l'amputation de la cuisse gauche.

« Son corps, dit-il, nous a été envoyé (1) le jour même de sa mort, avec ordre de le préparer comme l'avait été le Colonel *Morland*, tué à la bataille d'Austerlitz, c'est-à-dire de le plonger dans une forte dissolution de sublimé corrosif, selon la méthode du Docteur *Chaussier*.

Mais le Maréchal était en pleine putréfaction, et cette opération qui a duré trois jours a été pénible et dangereuse. Les lotions d'acide muriatique, les fumigations guytoniennes, les cassolettes de benjoin, etc..., ne pouvaient corriger l'odeur horrible de ce cadavre. J'ai été fortement indisposé par la poussière de sublimé corrosif, dont j'ai pilé 30 livres dans un mortier découvert. Je me suis trouvé superpurgé pendant trois jours, et j'ai eu un commencement de salivation.

Lorsque nous avons plongé le corps du Maréchal dans le bain mercuriel (2), l'ammoniaque et l'hydrogène sulfuré qui s'exhalaient du cadavre, décomposèrent entièrement la dissolution et il fallut recommencer ».

Ensuite, nous dit *Cadet*, *Fortin*, Pharmacien-Major, « jeune homme plein d'honneur, de zèle et de civisme », est chargé du transport du corps en France.

Après 8 jours d'immersion, le corps embaumé a été placé dans un tonneau rempli de solution saturée de sublimé. En France, il sera séché et placé dans un cercueil par les soins de *Fortin*, qui a rendu compte à *Cadet* de l'opération dans une lettre envoyée de Strasbourg le 23 mars 1810.

«... Quand j'ai retiré le corps du tonneau, je l'ai trouvé dans un état de parfaite conservation. J'ai disposé, dans une salle basse de la Mairie, un filet sur lequel je l'ai fait sécher, à l'aide d'un poêle dont la chaleur a été réglée. J'ai fait faire un très beau cercueil en bois dur, bien ciré... »

Fortin explique ensuite comment il a montré le corps, placé dans une pièce souterraine de la Mairie de Strasbourg à la veuve de *Lannes*, dame d'honneur de la future Impéra-

(1) A Schönbrunn.

(2) « Baignoire de bois contenant 20 livres de muriate oxyde de mercure (sublimé) en solution dans 200 litres d'eau distillée », d'après le « Centenaire du Journal de Pharmacie et de Chimie », 1910, p. 11.

trice Marie-Louise, qui venait de passer dans cette ville (22 mars) (1).

Cadet a également publié dans le Bulletin de Pharmacie (2), plusieurs notes sur les renseignements qu'il a pu glaner au cours de la campagne.

1° - C'est d'abord une note « *Sur un bluttoir pharmaceutique employé en Allemagne* ». La pulvérisation du quinquina et de certaines autres substances est plus parfaite en Angleterre et en Allemagne qu'en France. Un pharmacien d'Augsbourg a inventé un bluttoir simple et commode, fabriqué à Neustadt près de Landau, déjà adopté par plusieurs pharmaciens de Strasbourg et dont *Cadet* donne la description.

2° - Plus tard, il signale la fabrication près de Vienne d'une magnésie au moins égale, si elle n'est pas supérieure à celle de Londres. Il n'a pu connaître cette fabrication que le Pharmacien-Chef, *Boudet*, se propose de suivre.

A remarquer une curieuse utilisation des tiges de pommes de terre :

« J'ai vu, dit-il, un shal très bien fait avec le coton retiré de la tige de la parmentière (*Solanum tuberosum*). Combien il serait glorieux pour la France, d'avoir ainsi converti la pomme de terre en une étoffe fine et légère » (3).

3° - *Cadet* (4) consacre ensuite une très longue note à la nouvelle pharmacopée autrichienne. Signalons simplement que les préparations sont toutes taxées, que les formules ont été simplifiées et leur nombre réduit. Cette pharmacopée est l'œuvre des médecins *Storck*, *Schosulan* et *Jacquín*.

4° - Puis il étudie (5), la cochenille polonaise, ou sang de Saint-Jean, connue par les naturalistes sous le nom de *coccus*

(1) Le Baron Guillaume PEYRUSSE (p. 27) écrit à son frère le 2 juin 1809 au sujet de ce transport du corps de Lannes : « Les corps du maréchal Lannes et du brave général Saint-Hilaire sont dans un tonneau rempli d'oxygène (?) pour être transportés à Paris. Je les ai vus : grands Dieux, quel spectacle et qu'est-ce que c'est que de nous ! »

(2) 1809, p. 276.

(3) 1809, p. 424.

(4) 1809, p. 446.

(5) Ibidem, p. 496.

polonicus. Elle se trouve sur les racines de quelques plantes vivaces (*Scleranthus perennis*, tormentille, etc...) et n'est plus utilisé en pharmacie, ni dans la teinture depuis l'arrivée de la cochenille américaine. Sa récolte est d'ailleurs pénible et coûteuse.

5° - Dans une lettre expédiée de Vienne (1), *Cadet* nous documente sur les succédanés du quinquina expérimentés dans cette ville. Seule l'écorce du tulipier de Virginie (*Liodendron tulipifera*) a donné des résultats intéressants.

Il donne ensuite des renseignements sur le traitement de l'hydropisie.

6° - Dans une autre lettre, datée également de Vienne, (15 octobre 1809) (2), il étudie de nombreux sujets : les fébrifuges, le marron d'Inde ; l'essence de rose ; l'épine-vinette ; les succédanés du café, etc...

Celui-ci est rare en Autriche et on le remplace soit par la graine de l'églantier, surtout de l'espèce velue (*rosa villosa*) soit par le souchet comestible (*cyperus esculentus*), naturel à Trieste et cultivé en Allemagne.

Terminons par un mot de Napoléon .

Cadet (3) trouve un drapeau dans un palais, ce qui fait dire à *Fourcroy* par Napoléon. « Dans cette campagne, tous ceux qui m'entouraient m'ont satisfait par leur zèle, jusqu'à mon apothicaire qui a enlevé un drapeau ».

DESERTINE, LA PHARMACIE EN ALLEMAGNE ET LA SALINE DE LUNEBOURG

A la suite de l'article de *Bertrand*, dont nous avons parlé ci-dessus, *Désertine* envoie à *Parmentier*, ses « *Réflexions sur la pharmacie en Allemagne* » (4).

« Les pharmaciens, dit-il, sont très considérés en Allemagne, non pas parce qu'ils sont riches, que les règlements sont sévères, et que les pharmaciens sont peu nombreux, mais parce que, comme l'observe très bien *M. Bertrand*, ils sont en général très instruits ».

(1) 1809, p. 520.

(2) 1809, p. 569.

(3) CADET, loc. cit., p. 155.

(4) « Bulletin de Pharmacie », 1809, p. 310.

Désertine publie également dans le *Bulletin de Pharmacie* (1), un « rapport sur la saline de Lunebourg fait sur l'ordre de M. Bruloy, pharmacien en chef ».

D'après l'auteur, alors pharmacien-major à l'Armée d'Allemagne, elle est l'une des plus anciennes (connue dès le 12^e siècle) et des plus riches de ce pays.

Trois sources, Tiseh-Kell, Grafd-Kell et Pfahlkell, fournissent actuellement l'eau à la saline. Elles sont reçues dans un puits.

Désertine indique la technique employée pour l'évaporation des eaux dans des grandes chaudières en plaques de fer battu. Il refait l'analyse de *Westrumb* et trouve, comme ce dernier, 4 onces de sel par livre d'eau alors qu'à saturation l'eau pourrait en contenir 5 onces, 5 gros, 24 grains.

LE CARNET DE ROUTE DE FRANÇOIS DURIAU

Nous savons, par son acte d'immatriculation (2), que François, Jérôme, Antoine, Auguste Duriau est né à Dunkerque le 7 décembre 1785.

Son père, François, exerça la pharmacie dans cette ville de 1783 à 1828 (3).

Lui-même commence son apprentissage chez son père; puis passe 11 mois chez Josse, pharmacien à Paris et deux mois chez Lamegie, également installé dans cette même ville.

Sous-aide à la Grande Armée, il fera les campagnes de Bavière, d'Autriche et de Moravie du 9 octobre 1805 au 7 mai 1806 ; les campagnes de Prusse et de Pologne, du 1er octobre 1806 au 2 mars 1809 ; la campagne d'Autriche, du 16 mars 1809 au 25 février 1810.

Nous verrons dans son « *Carnet de route* », qu'il est reçu Pharmacien à Paris le 17 octobre 1810.

Comme *Cadet de Gassicourt*, dont nous avons parlé ci-dessus, comme le feront *Blaze*, puis *Fée*, au cours des guerres

(1) 1812, p. 468.

(2) « Archives de la Faculté de Pharmacie de Paris », reg. 25, folio 36 V^o.

(3) E. LECLAIR, « Histoire de la Pharmacie à Dunkerque », 1927, p. 115.

d'Espagne, *Duriau*, en effet, publie les notes recueillies au cours de ses campagnes.

Ces notes ont été éditées grâce au Commandant *Levi* et au Docteur *G. Duriau*, petit-fils de notre écrivain, ceci dans les « Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, lettres et arts » (1).

Ce « *Carnet de route* », sans prétention littéraire, est cependant intéressant pour l'histoire des mœurs des pays traversés, comme pour l'histoire des opérations militaires effectuées par nos armées.

Il a été de plus, peu diffusé et il nous semble intéressant d'en reproduire de copieux passages (voir pièces annexes).

QUELQUES NOUVEAUX DOCUMENTS SUR LE RÔLE DE E. G. FORTIN

Nous avons montré plus haut de quelle utilité fut ce pharmacien militaire après l'embaumement de *Lannes*. Rappelons, avec le *Journal de Pharmacie* de 1819 (2), qu'il est né le 7 septembre 1784 et mort le 29 octobre 1819.

Son rôle est résumé en ces termes dans ce *Journal* : « Pendant la campagne de 1807, étant simple Officier de 3^e cl. il fut attaché à l'Hôpital Militaire de Stutgard, près Dantzic. Cet hôpital contenait plus de 1.000 blessés. Le typhus moissonna successivement tous les médecins et chirurgiens. Resté seul, *Fortin* ranima le courage des habitants, assainit l'hôpital, y rétablit l'ordre et la propreté, détruisit toutes les causes physiques d'insalubrité, et sans autre guide que son zèle, eut la gloire et le bonheur de faire cesser l'épidémie et de sauver 900 blessés ».

« Est décoré de l'Ordre de la Réunion par l'Intendant Général ».

Il a publié dans le *Bulletin de Pharmacie* de 1811 (3) le document suivant :

« *Lettre de M. FORTIN, pharmacien à Paris, à l'un des rédacteurs du Bulletin sur un Parfum allemand* ».

(1) 1907, pp. 31-79.

(2) p. 526.

(3) p. 238.

Cette formule lui a été confiée à Vienne « par un célèbre Docteur du pays qui en faisait un très grand cas ».

Elle comporte 20 produits parmi lesquels : le benjoin, le girofle, la cannelle, l'iris, les roses rouges, l'ambre, la lavande, le bleuet, la vanille, le musc, etc...

GAUTHIER ET LE BAUME OPODELDOCH

GAUTHIER (Jean, Louis, César), pharmacien à Paris et ancien Pharmacien Aide-Major aux Armées d'Allemagne (1809), a rapporté de ce pays une formule de baume opodeldoch empruntée à la pharmacopée militaire prussienne.

Elle est communiquée par *Parmentier* aux lecteurs du *Bulletin de Pharmacie* (1).

(1) 1811, p. 143.

Conclusions

Nous avons d'abord donné au cours de ce travail quelques renseignements sur les hôpitaux dans lesquels nos confrères militaires d'alors exercèrent leurs fonctions.

Puis, nous avons étudié le Formulaire Militaire alors en vigueur, celui de 1804, et nous avons signalé les difficultés d'approvisionnement en médicaments au cours des campagnes étudiées.

Les difficultés rencontrées ont d'ailleurs été de même ordre au cours d'autres campagnes, comme celles d'Espagne et de Russie.

Elles ont eu de multiples causes : difficultés de transport par suite des déplacements trop rapides, rareté de certains médicaments, etc...

Nous avons montré l'intérêt des travaux des pharmaciens au cours de ces campagnes.

Boudet et *Cadet de Gassicourt*, notamment, ont recueilli de multiples renseignements et les ont transmis aux lecteurs du Bulletin de Pharmacie. Parallèlement aux publications faites par *Blazé*, puis par *Féc*, au cours des guerres d'Espagne et de Portugal, nous avons fait connaître les impressions recueillies par *Cadet de Gassicourt* et par *Duriau*.

Elles représentent des documents du plus vif intérêt, non seulement par l'étude des opérations militaires, mais aussi pour l'histoire des mœurs, de l'industrie et de l'agriculture.

Certes, de nombreux documents concernant ces humbles serviteurs des malades et blessés sont irrémédiablement perdus.

Ceux que nous avons pu retrouver sont suffisants pour montrer que, comme les pharmaciens de la Grande Guerre 1914-1918 et comme ceux de la guerre actuelle, les pharmaciens militaires d'alors se sont dévoués sans compter pour remplir la lourde tâche qui leur était dévolue.

Lu et approuvé

Vu et approuvé

Le Président de Thèse :

Le Doyen :

VIGNOLI

L. CORNIL

Vu et permis d'imprimer :

Aix, le 17 juin 1940

Le Recteur :

E. GAU

PIÈCES ANNEXES

Carnet de route de François Duriau

Première Partie

CAMPAGNES DE BAVIERE, D'AUTRICHE ET DE MORAVIE

9 Octobre 1805. — Parti de Dunkerque avec Constant Avisse, à 5 heures du matin, avec la diligence, en passant par Bergues, Cassel, Castre, Bailleul, Armentières et Lille.

10 Octobre. — Le lendemain, je partis en diligence pour Valenciennes où j'arrivais à 5 heures. Il pleuvait à verse ; comme le commissaire des guerres demeurerait trop loin, je fus me loger, ainsi que mon compagnon, à l'auberge du Pot d'Etain, où nous dinâmes. Nous partîmes le soir à 10 heures dans une mauvaise patache non suspendue, de manière qu'il nous fut impossible de dormir, et même les fortes secousses que nous éprouvâmes, nous obligèrent d'aller à pied, enfin, après avoir voyagé de la sorte une partie de la nuit, nous arrivâmes, à la petite pointe du jour, à Maubeuge.

11 Octobre. — Là, j'ai rencontré plusieurs amis de mon père, entre autres, Monsieur Gravez, homme gai, franc et loyal ; il me fit beaucoup d'honnêteté et me força de séjourner, nous fûmes voir son jardin, la ville et les fortifications.

12 Octobre. — Comme la route de Mézières n'était point fréquentée par les diligences, je fus obligé de partir à pied.

M. Desloges, de Paris, que le hasard me fit rencontrer à Maubeuge, m'offrit son cheval jusqu'à Avesnes et lui s'en fut à pied avec Avisse. J'arrivai à Avesnes à 12 heures.

13 Octobre. — Je fus obligé de prendre mon petit paquet sur le dos ainsi que mon camarade, et fîmes route pour Hirson où nous arrivâmes à 1 heure de l'après-midy.

14 Octobre. — Nous arrivâmes à Maubertfontaine.

15 Octobre. — A Mézières, avec beaucoup de pluie, nous en avions reçue depuis Maubert ; aussitôt arrivé je me logeais à l'auberge où je n'eus que le tems de faire faire un bon feu pour me sécher et changer de tout.

16 Octobre. — Je fus déjeuner avec Bonniquet, à cette époque aide-major au 12^e régiment de ligne, dont le dépôt était à Mézières. Je partis à 3 heures pour Sedan, je vis la petite ville de Donchery qui est situé dans un marais. J'arrivais donc à Sedan.

17 Octobre. — Je partis pour Verdun en passant par Stenay, petite ville gothique, entourée d'une simple muraille.

18 Octobre. — J'arrivais, dis-je, à Verdun ; c'est une assez jolie ville bien fortifiée par la nature, elle est environnée de cites très pittoresques, nous louâmes un charaban pour aller à Metz, de sorte que nous dinâmes en poste et partir de suite ; nous roulâmes une grande partie de la nuit.

19 Octobre. — A la petite pointe du jour, nous arrivâmes à Metz. Metz est une jolie ville, je fus logé, ainsi que le camarade, à l'Hôtel de France. La salle de spectacle est un peu étroite pour sa longueur. Il y a de belles casernes. La Moselle passe au pied des remparts. Il y a une vieille citadelle qui tombe en ruines.

Il y a beaucoup de vignes dans les environs.

21 Octobre. — Partis pour Nancy en passant par Pont-à-Mousson. C'était le temps de la vendange, de manière que tout le long de la route, on ne voyait que vendangeurs portant le raisin à la cuve.

Arrivé à 4 heures, logé à l'hôtel du Petit Paris.

Nancy est une belle ville régulièrement bâtie.

22 Octobre. — Partis par Blamont, Luneville, Sarrebourg, Phalsbourg, Saverne.

24 Octobre. — Arrivé à Strasbourg, logé au Corbeau.

A Strasbourg, on voit le tombeau du maréchal de Saxe, érigé dans l'église Saint-Thomas. La dite église est protestante parce que le maréchal l'était aussi.

Le prince de Nassau et sa demoiselle sont embaumés, on les voit aussi dans la dite église.

26 Octobre. — Partis pour Haguenau, n'ayant pu passer le Rhin à Kehl à cause des partisans qui infestaient la route de l'autre côté du fleuve.

27 Octobre. — Mon camarade, avec lequel j'avais voyagé jusqu'à présent, s'en retourna à Strasbourg, craignant des brigands que l'on disait être dans la forêt d'Haguenau que nous devons traverser ; moi ne pouvant pas m'en retourner, je partis donc tout seul et à cheval. A l'entrée de la forêt, je rencontrai un détachement de dragons avec lequel je fis route, nous traversâmes Vissembourg et arrivâmes à Zabern (sans doute Bergzabern)

mouillés comme des soupes, dans la plus grande obscurité et la pluie.

Je fus fort heureux de trouver dans ce mauvais village un brave paysan qui me reçut très bien, ainsi qu'un dragon qui avait soin de mon cheval ; je partageais le lit d'un maréchal de logis des chasseurs qui se trouva logé avant moi, ainsi que plusieurs militaires, chez ce brave homme.

28 Octobre. — Après avoir voyagé longtemps dans une épaisse forêt de sapins, j'arrivai à Spire ; là, je fus obligé de quitter le détachement, parce qu'il reçut ordre de passer le Rhin le même jour.

30 Octobre. — Je partis avec un gendarme pour voyager en sûreté, crainte d'attaque par les prisonniers traînants, après avoir passé le Rhin. Il me souvient de ce jour, la neige tombait à gros flocons et le vent soufflait d'une terrible force. Nous arrivâmes à Bruchsal, petite ville appartenant au roi (sic) de Bade ; il y a un beau château, ainsi qu'un parc.

La bataille d'Ulm ayant eu lieu, la ville était remplie de blessés, de manière que le commissaire des guerres m'y retint pour faire le service.

Resté dans cette ville jusqu'au 7 décembre.

7 Décembre. — Arrivé à Durlach, Ettlingen.

8 Décembre. — A Pforzheim (royaume de Wuttemberg).

9 Décembre. — A Cannstadt (sur le Neckar).

10 Décembre. — A Geisling, le temps était au plus haut degré de froid, j'étais à moitié gelé dans la voiture.

11 Décembre. — A Ulm, le quartier général du 7^e corps commandé par le maréchal Augereau était dans la ville et les troupes cantonnées dans les environs.

Je fus obligé de coucher sur la paille, toutes les auberges et le peu de maisons qui restaient habitées, après le siège, se trouvaient remplies d'officiers et de militaires.

On attendait S. M. l'Impératrice Joséphine, à son passage pour Munich, le 7^e régiment de chasseurs à cheval et un régiment d'infanterie de ligne, ainsi que la garde d'honneur bourgeoise, furent au devant de Sa Majesté. Elle arriva le soir à 7 heures, au son des cloches et du canon ; chaque cavalier avait une torche allumée, de manière que cela ressemblait plus à un enterrement qu'à une entrée impériale, hormis les fanfares et la musique, c'était très triste ; la ville était illuminée, c'est-à-dire les rues par où Sa Majesté devait passer.

Néanmoins, la ville était très triste ainsi que les habitants ; le son des cloches rappelait encore les événements qui avaient rempî de terreur toute l'armée autrichienne, quelques jours avant, tant dehors que dedans les murs de la ville.

12 Décembre. — A Günsbourg.

13 Décembre. — A Zusmarshausen et Augsburg. J'étais assez bien logé. Le lendemain je fus voir M. Bruloy pour la première fois ; me reposais encore un jour et partis le lendemain.

16 Décembre. — A Schwabenhausen, mauvais village où j'arrivai après avoir voyagé toute la journée ; encore pour comble de malheur me logea-t-on dans une ferme où pour y aller, il fallait passer dans la boue jusqu'aux genoux ; à 10 heures du soir, on nous donna un guide qui faillit rester plusieurs fois, sans notre secours, dans les trous.

Enfin, après avoir voyagé de la sorte pendant une heure, et juré contre le paysan, nous arrivâmes dans une mauvaise ferme qui avait été pillée par les Autrichiens. Voici la manière dont nous fûmes hébergés :

D'abord éclairés par de petits morceaux de sapins, très minces et longs soutenus au bout d'un long bâton par le moyen d'une petite pince en fer ; pour souper, on nous servit quelques pommes de terre sur des assiettes de bois avec du pain noir et de l'eau. Après avoir satisfait aux invitations de nos hôtes, nous nous couchâmes, l'un sur un banc, l'autre sur une table. Grâce à Dieu, nous gagnâmes cependant le jour le lendemain.

17 Décembre. — A Freising, petite ville ; logé chez de bien braves gens, le chirurgien de la ville.

18 Décembre. — A Landshut.

19 Décembre. — A Wilsbiburg.

20 Décembre. — A Eggenfeld, je fus logé avec un collègue de l'ambulance chez le curé du village, à un quart de lieue de la ville, qui vivait avec sa sœur ; braves personnes.

21 Décembre. — A Braunau ; là, les moyens de transport par terre nous manquèrent, nous fûmes obligés de nous embarquer sur l'Inn (fleuve).

La ville ayant été pillée, on ne trouvait rien ; nous eûmes recours à nos rations, le hazard cependant nous favorisa ; l'un de nous reconnut le commis distributeur, qui nous fit donner un gigot de mouton, lequel gigot bien cuit et quelques pains de munition, nous servirent de provisions pour la route ; voilà donc les provisions de bouche faites.

22 Décembre. — Nous nous embarquâmes et naviguâmes entre les roches ; les embarcations de ce pays ressemblent aux bédandres de France où pour mieux les comparer, aux grandes chaloupes.

La gorge de roches se rétrécissant, le fleuve devient houleux et plus rapide, par conséquent le danger plus éminent. On voyait de tems en tems des marques d'infortunes et de malheurs passés, tels qu'une vierge ou un crucifix. Il faisait grand froid ; bref, je n'étais pas à mon aise. Cependant le lendemain, le fleuve fut plus navigable et les sites plus pittoresques ; nous n'avions plus qu'un côté de roches, et un autre rempli de prairies, et la ville de Passau que l'on apercevait de loin, nous arrivâmes sain et sauf à Passau. le 23. C'est là que l'Inn se joint au Danube, nous devions continuer notre voyage maritime jusqu'à Vienne ; mais la quantité de glace nous en empêcha, heureusement ! car nous y serions sans doute restés.

L'Inn traverse la ville en deux parties, la ville neuve et ville vieille cependant très bien bâtie, surtout l'Hôtel de Ville ; le péristyle est soutenu par des colonnes de marbres, ainsi que l'escalier qui est de la même matière.

Il y a là un archevêché qu'occupe S. Exc. Monacale qui est prince de Passau ainsi que des environs.

24 Décembre. — A Eisenbürrn, Berbach.

25 Décembre. — A Efferding et Lintz, capitale de la haute Autriche, il faisait nuit quand nous arrivâmes ; on eut beaucoup de mal à me loger, une colonne de prisonniers y étant arrivée dans la journée.

Je fus voir M. Gérard qui était chargé du service, je lui remis une lettre de mon père.

27 Décembre. — Le temps était nébuleux, les routes couvertes de deux pieds de neige, rien d'engageant pour se mettre en route ; cependant il fallut partir pour Amstetten où, en arrivant, nous trouvâmes tout pillé par les Russes, quoi qu'ils fussent alliés à l'Autriche. Il n'y avait pas une chaumière pour nous y recevoir ; un malheureux paysan nous indiqua un château où nous fûmes nous loger militairement. Il y avait encore du vin dans la cave ; comme cette liqueur enivrante n'était point passée chez nous de longtemps, il n'en fallut pas beaucoup pour nous tourner la tête, aussi fut-elle gaie. (C'était le château du baron Richter).

Après la soupe, nous bûmes le punch, pour récupérer tous les désagréments que nous avons essayés le long de la route ; il fallut cependant se coucher.

29 Décembre. — Molk où il y a une abbaye magnifique bâtie sur un roc qui s'avance dans sa rivière. Grâce au camarade qui faisait le service dans un hôpital à l'abbaye, il nous hébergea aux dépens des braves frères moines.

30 Décembre. — A Saint-Pöthen, jolie petite ville, j'y soupai avec le camarade Boussi qui était chirurgien sous-aide au 5^e régiment d'artillerie. Après soupir, j'ai dû le quitter pour rejoindre mes camarades de route ; à mon logement, après avoir fait nos adieux, je l'embrassai, oui ! je l'embrassai ! mais qui aurait cru que c'était pour la dernière fois ?

2 Nivôse (sic). — Arrivé à Vienne en passant par Burgersdorf. Vienne, une jolie ville très bien bâtie et très bien pavée, est un peu petite et très fortifiée ; elle est entourée d'un beau glacis planté d'arbres qui la sépare des fauxbourgs qui sont beaucoup plus considérables qu'elle.

L'hôpital universel est, je crois, un des plus beaux de l'Europe si toutefois il y en a de pareils. C'est d'une grandeur à s'y perdre, on y traite le civil et le militaire ; enfin, comme porte son titre, il est universel.

L'académie Joséphine est très bien composée. Elle mérite d'être vue par des amateurs connaisseurs.

Il y a plusieurs théâtres ; les plus beaux sont celui de la Cour, de la porte Carinthie et du faubourg Wieden.

J'y ai entendu le fameux Castrat Cressentini, dans sa dernière représentation de Roméo et Juliette.

J'y ai fait une forte maladie de laquelle j'ai failli périr.

Je fus voir l'ainé Fischer (dans le château de l'ancien Laudon), lors de son retour de Presbourg avec son régiment ; je couchais avec lui et m'en fus le lendemain reprendre mon service à Vienne. (Il était à Mariabrunn avec l'état-major de son régiment).

La salle de redoute est très grande et richement décorée.

La promenade du Prater est très jolie, très bien plantée ; c'est les Champs-Élysées de Vienne ; on y rencontre des troupes de biches, de daims, de cerfs, etc., et tous très familiers.

Je fis rencontre à un petit théâtre nommé Léopoldstadt d'un nommé Petit ; il avait épousé Mademoiselle Thaylor, et nous reconnut parce que le camarade Avisse (que j'avais retrouvé à Vienne) était avec moi et me parlait flamand.

Le trouvant dans de très grands besoins, nous lui prêtâmes chacun un louis ; je ne l'ai point vu depuis et ignore ce qu'il est

devenu depuis le 24 février 1806, époque où nous quittâmes la ville de Vienne.

24 Février 1806. — Départ de Vienne. A Indelshaut (?)

25 Février. — A Saint-Pölten où j'appris la fatale nouvelle de la mort de mon compatriote Boussemart : il y est mort le 7 janvier 1806.

26 février. — A Mölk.

27 février. — Nous côtoyâmes un bras du Danube. Il faisait un temps magnifique ; laissé la jolie ville d'Ips située au bord du fleuve sans la visiter fut un peu cruel pour moi, mais il fallut se conformer aux circonstances et nous arrivâmes le soir à Amstetten.

28 février. — A Ens, toujours escorté par la compagnie de soldats autrichiens depuis Vienne.

1^{er} mars. — A Wels.

2 mars. — A Lambach, gros village où il y a une abbaye qui servait d'hôpital. Nous séjournâmes dans ce pays pour aller voir le mont du pèlerinage et les stations.

Les habitants de ce pays sont bigots et très superstitieux.

4 mars. — A Haag, où nous fûmes obligés de prendre la poste pour Ried, le postillon s'étant égaré, vu la grande quantité de neige qui couvrait la terre, nous renversa ; heureusement personne ne fut blessé et le soir nous arrivâmes à Ried.

6 mars. — A Braunau, où je vis M. Boulo (?) avec le 36^e régiment.

7 mars. — A Eggenfeld, arrivé à minuit avec une évacuation (pauvres soldats).

8 mars. — A Wilsbiburg ; là, le compatriote Avisse fut retenu pour le service des hôpitaux de la place.

9 mars. — A Landshut.

10 mars. — A Freising.

11 mars. — A Dachau.

12 Mars. — A Augsbourg, où M. Boisard, pharmacien principal du 6^e corps, me requiert pour le service de l'hôpital Saint-Ulric. Rencontré au Café du Raisin le compatriote Cinquantin, sous-lieutenant au 50^e régiment de ligne, en garnison dans cette ville. Il y avait 6 ans que nous ne nous étions vus ; il m'a reconnu le premier.

6 avril. — Parti pour rejoindre le quartier général, en vertu des ordres de M. Bruloy ; arrivé le soir à Günzburg.

7 avril. — A Ulm, où je fus voir M. Bruloy. Comme la ville avait beaucoup souffert pendant le siège, il fut mis à l'ordre du jour que tous les officiers de santé et employés qui ne faisaient point de service dans la place allassent cantonner dans les environs de la ville ; trois de mes collègues et moi furent destinés pour aller dans un village à deux lieues de la ville, nommé Dornstadt ; étant arrivés, un de nous fut logé chez le bourgmestre du village, et les deux autres, ainsi que moi, dans une grande auberge située sur la grande route de France, à une portée de fusil du village.

Nous avions la chasse et la promenade pour nos occupations journalières ; le pays est abondant en gibier, tels que lièvres, cerfs, chevreuils et l'agriculture y est bien soignée, la terre est bonne, la campagne est très florissante, on y trouve de riches fermes. Je commençais déjà à jouir de la tranquillité de la campagne, et je donnais un libre cours à mes pensées, je visitais les villages d'alentour, où je voyais les plus belles bavarroises de 20 lieues à la ronde, lorsque je reçus, le 25 au soir, l'ordre de M. Bruloy de me rendre le lendemain à l'hôpital militaire d'Ulm, où le service nécessitait ma présence. Obligé de quitter le cantonnement, je fis donc mes adieux aux campagnes et campagnardes, et partis pour me rendre à ma destination.

26 avril. — A Ulm. La ville était plus agréable qu'à mon premier passage ; le Danube lave les murailles de la ville d'un côté, ce qui la fortifiait, mais on travaillait à détruire les fortifications de l'autre.

Le jardin et la promenade de Schinhouse étaient très fréquentés à cette époque, le sexe féminin est très beau.

2 Mai. — A Geisling, ville située entre des montagnes.

3 mai. — A Goepping et Coenstadt. Le beau pays ! En cette saison, il est vraiment enchanteur. On voyage continuellement dans une vallée garnie de côtes remplies de vignes, la plaine est remplie de vergers.

Le Neckar y coule avec tranquillité et se mble inviter le voyageur à ne jamais le quitter de vue.

4 mai. — A Stuttgart, ville capitaine du Roy de Wurtemberg, bien bâtie, et environnée de maisons de plaisance superbes.

Arrivé le soir à Pforzheim.

5 mai. — A Rastadt.

6 mai. — A Bischofsheim.

7 mai. — A Strasbourg. Là se termine la campagne de Bavière, d'Autriche et de Moravie. Je m'y reposais tout le mois de mai et pris le service de l'hôpital militaire le 1^{er} juin jusqu'au 28 septembre.

Deuxième Partie

CAMPAGNE DE PRUSSE ET DE POLOGNE

1^{er} octobre 1806. — En vertu des ordres qui me furent transmis par M. Bruloy, je partis pour rejoindre le quartier général à Würzburg et commencer la campagne de Prusse.

Arrivé le même jour à Bischofsheim et Rastadt.

2 octobre. — A Ettlingen et Eppingen.

5 octobre. — A Heilbronn.

9 octobre. — A Würzburg. Würzburg est une très jolie ville très commerçante. Le Mein y passe, et il y a un port assez considérable.

Le château du prince est beau et vaste.

La Citadelle domine la ville, elle est très forte, et si j'osais, je dirais qu'elle est imprenable (quoique ce mot soit exclu du dictionnaire français).

11 octobre. — A Lichtenfels, partagé la chambre de deux officiers du 6^e régiment d'infanterie légère.

12 octobre. — A Cronach, le feu était au château, je n'eus que le tems de manger un morceau et de partir (toujours à pied depuis Würzburg où j'avais abandonné mon portemanteau dans un fourgon des hôpitaux), avec un convoi d'artillerie jusqu'à Steinweisse, village de bois situé entre les roches et montagnes.

13 octobre. — A Lobenstein et Schleiz.

14 octobre. — A Schoenbrunn et Auma.

Auma, première ville de Prusse que nous rencontrâmes ; elle était abandonnée et pillée, le feu aux quatre coins de la ville, nous nous logeâmes militairement (depuis Strasbourg, je voyageais avec trois collègues qui avaient la même destination que moi). Nous avons porté tout le long de la route, en se relevant quand on était fatigué, un gigot de mouton et du pain de munition : heureusement, car nous n'aurions rien trouvé.

15 octobre. — A Gera, où j'ai failli être fait prisonnier entre Zeitz et cette ville (beaucoup souffert ce jour-là)

16 octobre. — A Rhoda.

17 octobre. — Iéna et Weimar. Quel spectacle que ce jour-là ! Quel champ de bataille je parcourus ce jour et le lendemain !

18 octobre. — A Naumbourg, toujours voyagé parmi les cadavres, les gargousses, les caissons, les chapeaux, les queues, les bras et les jambes ! J'étais avec le 14^e Régiment de ligne. Sans

lui, j'aurais été massacré par les paysans. Je rencontrai dans cette ville l'ami Fischer, ainsi que beaucoup de connaissances et des officiers du 12^e régiment de ligne, qui étaient blessés.

20 octobre. — A Mersebourg.

21 octobre. — A Leipzig, belle ville très commerçante, bien bâtie, ayant boulevards et jardins autour de la ville.

23 octobre. — A Duben, logé chez le pasteur.

24 octobre. — A Wittenberg (Saxe) où je fus mis en activité pour établir un hôpital de concert avec un autre pharmacien.

Wittenberg est une vieille ville, bâtie gothiquement, très vilainement pavée ; les habitants y sont un peu tartufes.

J'y ai connu deux Laura et une Taura. On voit dans l'Université de cette ville, la chambre qu'a occupé Luther et où, dit-on, il a fait sa secte ; la chaise et la table qu'elle renferme pour tout mobilier sont vermoulues par la longueur de tems. On y va par curiosité, et tous ceux qui y vont doivent inscrire leurs noms sur un registre qui s'y trouve. Luther est mort à Halle, mais il a été enterré à Wittenberg avec sa femme.

15 mars 1807. — Je partis de Wittenberg pour rejoindre le quartier général à Varsovie, d'après une lettre très engageante que m'écrivit M. Bruloy. J'arrivai le même jour à Treinbritzen (Prusse).

16 mars. — A Postdam, très jolie ville, régulièrement bâtie, il y a de belles casernes, l'église Saint-Pierre qui renferme le tombeau de Frédéric. Le château de Sans-Souci, le palais de marbre, enfin beaucoup de chefs-d'œuvre, si j'ose m'exprimer ainsi ; d'ailleurs tant d'auteurs ont donné la description de cette résidence royale et des beautés qu'elle renferme, qu'il me serait très difficile d'en entreprendre l'énumération.

Postdam renferme beaucoup de belles places et promenades.

En entrant, on croit être dans une ville (à en juger d'après les maisons) habitée par de très riches particuliers et malheureusement c'est le contraire ; entrez où vous voulez, depuis la plus belle jusqu'à la moins laide, vous y verrez des artisans, enfin rarement des rentiers ou de riches négociants ; il est vrai que cela ne peut être autrement, la ville n'est point commerçante, elle ne vit qu'avec la Cour ; aussi est-ce Frédéric-le-Grand qui l'a fait bâtir.

17 mars. — A Berlin.

19 mars. — A Dalwitz et Münchberg.

20 mars. — A Kustrin, il faisait le plus vilain tems possible.

21 mars. — A Landsberg.

22 mars. — A Friedberg (failli être fait prisonnier par des partisans, diné au compte de la ville et parti de suite avec des chevaux frais), et Driesen.

23 mars. — A Filhene, où il y a un château appartenant au comte de Blancksee. Hormis lui, la ville n'est habitée que par des Juifs, et Schoenlanke.

24 mars. — A Schneidemühl et Grabion (?) Couché 12 officiers dans une chambre et sur une mauvaise paille ; nous vécûmes ce jour-là des offrandes campagnardes.

25 mars. — A Nackle, chez M. le Pasteur.

26 mars. — A Bromberg.

27 mars. — A Forden, passé la Vistule et arrivé le soir à Thorn où, après bien des courses et des peines, je fus logé dans une maison où il y avait déjà vingt officiers, dont deux malades.

Le lendemain, je fus voir M. Bruloy qui m'utilisa près de lui et depuis cette époque j'ai été attaché à son bureau ; je rejoignis dans cette mauvaise villace (sic) le quartier général qui avait quitté Varsovie depuis mon départ de Wittemberg.

Thorn est très ancien, il y a deux villes, l'ancienne et la nouvelle, il y a un port sur la Vistule et un très grand pont. Il y a de très jolis jardins autour de la ville, le soir nous allions nous y distraire : c'était le seul agrément et la seule promenade qu'il y avait.

J'y ai connu une polonaise nommée Dorotka, oui, elle était jolie !

24 juin. — Nous reçûmes ordre d'aller à Königsberg. Partis à 9 heures du matin, arrivés à Culm situé sur la Vistule.

25 juin. — A Graudenz, le fort était occupé par les Prussiens, et la ville par les Français.

26 juin. — Nous fûmes obligés de passer sous le feu des batteries prussiennes ; les Polonais et les Français faisaient longuement le siège du fort. Nous arrivâmes le soir à Marienwerder.

27 juin. — Passé la Vistule pour arriver à Moewe.

28 juin. — A Dirschau. Depuis Thorn jusqu'ici nous n'avons fait que cotoyer la Vistule.

29 juin. — A Danzig, logé à l'hôtel de Russie. La ville est bien bâtie, ayant un beau port très considérable ainsi que les magasins qui sont en très grand nombre.

30 juin. — Nous fûmes nous promener à Oliva, village situé à une portée de fusil de la mer Baltique et à deux lieues de la ville de Danzig, nous y trouvâmes de très beaux poissons.

Nous allâmes ensuite nous promener au bord de la mer, et y ramasser le succin. La route d'Oliva à Danzig est magnifique ; elle est bordée de maisons de campagne plus jolies les unes que les autres ; le pays de ce côté est très beau.

2 juillet 1807. — A Dirschau.

3 juillet. — Nous repassâmes encore une fois la Vistule pour arriver à Marienborn et Elbing. Elbing est une ville qui a un petit port très marchand ; le poisson y est abondant, surtout l'anguille.

4 juillet. — A Fraunbourg.

5 juillet. — A Braunsberg, petite ville à un demi-mille de Frisch Haff, il y a un canal qui s'y jette qui forme un petit port.

6 juillet. — A Brandenburg. Logé dans un château où nous nous couchâmes sur la paille, l'ayant trouvé abandonné. M. Bru-loy coucha dans sa voiture. Je fus à la découverte à cheval.

7 juillet. — A Koenigsberg à 10 heures du matin. Après avoir beaucoup couru, je fus logé très mal ; une partie de la garde impériale et le 4^e corps occupaient les meilleurs logements, on ne savait où se gîter. Cependant au bout de 5 à 6 jours, la garde vint à partir, et je fus bien logé, rue du Dôme Knoephoff, chez Monsieur Hohenfeld, négociant, personnage très affable, ainsi que son épouse ; j'y suis resté jusqu'au 26 juillet, jour de mon départ.

Koenigsberg est une très grande ville, il n'y a que 4 ou 5 belles rues ; le château se trouve au centre de la ville et sur une hauteur. Au bas du château se trouve un lac nommé Schlossteich, qui signifie lac du château ; il est entouré de jardins publics et particuliers. Mon hôte en avait un, avec un petit pavillon charmant où nous allions souper tous les soirs avec une partie de sa famille, entr'autres M. et dames Koeler (bossu), Kielof et Mademoiselle Henriette. Après le souper, nous nous promenions en bateau jusqu'à onze heures, minuit, heures auxquelles nous nous retirions ordinairement. Il y a un très grand port, sur le Proegle, extrêmement marchand, rempli de magasins immenses ; d'ailleurs tout le monde sait que cette ville était un des dépôts généraux pour les marchandises du Nord et anglaises. La Bourse est assez jolie, elle est bâtie sur pilotis au milieu du port.

La salle de spectacle est très vilaine, mais on en construit une plus grande, et d'après le plan, elle sera plus jolie que celle qui existe.

Nota ajouté après coup : elle vient d'être incendiée juillet 1808.

26 juillet. — A une heure du matin (nuit du 25 au 26) parti pour rétrograder par Brandebourg, Heiligenbeil et Braunsberg.

27 juillet. — A Fraunbourg, petite ville occupée par des pêcheurs ; la demoiselle de mon hôte était très complaisante et hardie.

28 juillet. — A Elbing, le quartier général y resta jusqu'au 1^{er} août ; nous partîmes dans la nuit du 2 au 3 pour nous rendre à Berlin, voyageant la nuit et dormant le jour pour éviter la grande chaleur pour nous et nos chevaux. Arrivés à Berlin le 13 août en passant par Marienbourg, Marienwerder, Neunbourg (où est mort le confrère Michelet), Schweitz et Bromberg.

A Bromberg, il me souvient que le tonnerre ni les éclairs n'influèrent point sur ma personne. Nackle, Grabione, Schneidemuhl, Filhene, Driezen, Landsberg, Kustrin et Berlin.

13 août 1807. — Arrivés à Berlin à 2 heures de l'après diné. Berlin est une des plus belles villes de l'Europe pour la beauté des places, édifices et rues. La rue Frédéric, qui est droite comme une règle, est d'une lieue de longueur. La Comédie est assez belle.

Elle est située sur la place des Gendarmes, entre deux dômes magnifiques ; c'est ce qu'il y a de plus beau à Berlin.

Il ya de remarquable à Berlin :

L'église catholique qui est faire en dôme ;

Les portes de Brandebourg et de Rosenthal ;

La promenade du parc qui est la plus fréquentée.

Le parc est très agréable et varié ; on y trouve plusieurs cafés et jardins couverts où une grande partie des habitans se rassemble. Là se trouvent des amateurs de musique qui, pour quelques gros jouent et quelquefois de très belles harmonies ; pendant que les femmes boivent du thé et tricotent, les hommes fument la pipe, boivent cahé ou bierre, politiquent à toute outrance. Voilà comment les bourgeois passent leur après-diné.

Les dimanches c'est dicérent ; quand ils vont à Charlottenbourg, ils emportent les provisions et passent toute la journée dans ce vilain bourg où heureusement se trouve le jardin et le château du roi ; le jardin est joli, même assez varié. On y trouve e l'deau qui circule en assez grande quantité pour pouvoir porter

bateau, aussi rencontre-t-on des sociétés se promenant en gondoles comme celles qui apportent du charbon à Paris, et dont la Seine est couverte. En hyver il y a des jardins ou, pour mieux dire des restaurateurs où tous les habitans se rendent les dimanches avec leur famille, soit en voiture ou en traîneau ; j'y suis allé pour voir comment étaient composés ces rendez-vous ; en entrant je croyais être dans un atelier ou fabrique de bas ; à chaque table il y avait six ou huit femmes à tricoter, autant d'hommes assis vis à vis un grand verre de bière et la pipe dans la bouche. Chose incroyable ; c'est que l'on ne se voyait pas à trois pas, tant de fumée de tabac il y avait dans la salle.

L'arsenal est un beau morceau d'architecture.

Le cabinet d'anatomie appartenant au gouvernement, fait par M. Waller, professeur et membre de l'Université de Berlin.

Le château est vieux et n'a rien de remarquable.

La Spree (rivière) traverse une partie de la ville.

Rencontré le compatriote Cinquantin, devenu capitaine et membre de la Légion d'honneur.

24 mars 1808. — 8 heures du matin, duel avec un commissaire P...

13 juin. — Malade et forcé d'entrer à l'hôpital, sorti le 19 juillet.

1^{er} août. — On nous donne des frais de table qui ne suffisent pas pour se fournir honnêtement.

La salle du grand opéra est très belle, elle est parallèle à un bâtiment, qui est la bibliothèque ; ces deux édifices sont d'une belle architecture.

Toujours à Berlin. Les promenades de Franco (?) et de Gewunk (?) Brönn nous dissipent fort heuerusement.

13 août. — Un an de séjour à Berlin ! grand désir d'en sortir, ruine de toutes les bourses en général.

12 septembre. — Entré en logement chez Monsieur Lamartinière, n° 40, Jagerstrasse, après avoir demeuré 4 mois chez M. Bethge, Unterwasserstrasse, n° 6 ; 2 mois chez M. Zoender, Schlussbrück ; 5 mois chez M. Rolth Oberwaldstrasse n° 9 et un mois et demi chez M. Turk, Schinkenplatz, n° 9.

Il n'y a rien de remarquable dans le château de Charlottenbourg, tout y est très modeste. On y voit l'histoire de Don Quichotte en tapisserie des Gobelins, dont Louis XV fit présent au grand Frédéric.

La plupart des appartements sont étroits et longs, ornés des portraits d'anciennes douairières et baronnes de Prusse. Le grand Frédéric y est vu dans son enfance et son adolescence.

La chapelle est très simple, elle est en boiserie.

La salle des repas, ainsi que celle des bals sont les plus jolies et les plus vastes.

Dans la première, il y a une mécanique par le moyen de laquelle on fait jouer à volonté des fanfares, je présume que cette musique servait au dessert lorsqu'on portait des toasts.

En général, l'intérieur ainsi que l'extérieur de ce château sont (*ici il manque une page*).

1^{er} novembre. — Toujours à Berlin ; on parle beaucoup de départ pour le Hanovre et l'Espagne, grand désir de quitter la Prusse !

1^{er} décembre. — Partis de Berlin à dix heures du matin de chez M. Lamartinière, après avoir pris congé de Madame Zander.

Arrivés pour dîner à Postdam, très bien reçu par Margueron, séjourné et partis le surlendemain 3 pour Brandebourg, ville très ancienne, entourée de marécages.

4 décembre. — Passé la rivière à Plaue et arrivé le soir très tard à Genthin, petit bourg mal bâti et fort sale.

5 décembre. — Parti à 9 heures pour Bourg, arrivé à 4 heures. Bourg est la première ville westphalienne.

6 décembre. — Arrivé à Magdebourg, ville très commerçante, très fortifiée. Il y a une forte citadelle et une jolie promenade que l'on nomme Furtenwalde. La salle de spectacle est très petite.

7 décembre. — Arrivé à Erxleben, après avoir passé la plus affreuse journée possible. Failli renverser plusieurs fois. Enfin nous sommes parvenus à la nuit tombante dans un vieux château appartenant au comte d'Armsleben.

8 décembre. — A Konigslother, logé chez M. Wohnschaft, parfait honnête homme, qui me reçut très bien et me fit boire de la bonne bière nommée Dicksteine. Il y a un couvent de capucins où se trouve le tombeau de Lothar premier empereur.

9 décembre. — A Brunswick, ville extrêmement gothique. Le château quoique vieux est assez joli.

Il y a une manufacture de tabatières, cabarets, etc..., faits en papier mâché. Le chef est M. Stobwasser.

Logé au Roi de Prusse.

10 décembre. — Toujours en Westphalie. Arrivé à Penna. Logé au château.

11 décembre. — A Hanovre, jolie ville. M. Robby est très recherché. La salle de spectacle est extrêmement ancienne, elle est sculptée dans tous les sens et tous les coins, elle est placée dans le centre du château.

16 décembre. — Parti pour Elze, traversé un beau pays et rentré dans la Wesphalie.

17 décembre. — Passé à Alfeld, vieille ville située au milieu des montagnes. Nous changeâmes de chevaux et partîmes de suite. Arrivé le soir à Einbeck, logé Au Kronprinz.

18 décembre. — A Nordheim et Goettingen, ville régulièrement bâtie. Il y a une forte Université et beaucoup d'étudiants. Logé chez Monsieur Waldeck, professeur en droit.

19 Décembre. — Passé à Bremke, village bâti sur des roches entrurées d'usines et de salines. Le pays est charmant, on y rencontre des sites pittoresques ; arrivé pour coucher le soir à Heiligenstadt, chez l'apothicaire.

20 Décembre. — A Dingelstedt et Mülhausen. Conduit par l'apothicaire de la ville au Casino. Ville autrefois très commerçante.

21 Décembre. — A Langensalza (Saxe), ville sur la Salza. Logé Au Maure.

22 Décembre. — A Erfurt, à deux heures de l'après-midi. Impossible de se faire loger à l'auberge de l'Empereur.

23 Décembre. — Logé enfin chez M. le Conseiller Engelhardt. La ville est très grande, mais en général mal bâtie et antique.

26 Décembre. — Conduit chez M. Bucholz, chimiste, par Monsieur Boudet, pour voir obtenir le potassium par le charbon. Les quantités sont :

Potasse pure (illisible).

Charbon (illisible).

Ayant voulu goûter de ce métal, qui était redevenu potasse, je pris effectivement un morceau de métal, au lieu de celui potassé, je me brûlai une partie de la langue et eus la bouche enflammée. Il s'enflamme avec l'eau et reprend son état primitif (potasse).

Il s'amalgame avec le mercure et fait beaucoup de circuits et serpente lorsque l'on en met un morceau dans un vase contenant du mercure, jusqu'à parfaite combinaison.

On le conserve dans l'huile de pétrole rectifiée. Il est très malléable, il est blanc comme le plomb, très léger et fort tendre.

M. Bucholz me dit que ce n'était qu'un hydrate de potasse et non un métal, que d'ailleurs on ne l'avait pas reconnu pour être effectivement de la classe des métaux.

La Cathédrale d'Erfurt est très ancienne, elle est bâtie du temps de Charlemagne.

Il y a, aux environs de la ville, des cressonnières qui ont une étendue de deux lieues, dans une vallée. Elles rapportent 80.000 rixdallers par an.

Il y a la cloche nommée Maria Gloriosa, qui pèse 27.000 livres, elle a huit pieds de diamètre.

2 Mars 1809. — Expérience (de galvanisme) que j'ai vu faire par M. Tromsdorff, chez lui, en présence de M. Boudet, pharmacien principal, Baston, aide-major, et moi.

Elles ont été répétées quelques jours après le même, vis à vis M. l'Intendant général Villemanzky.

Décomposition du nitrate de potasse par le galvanisme.

Décomposition du nitrate d'argent liquide par le galvanisme.

Troisième partie

CAMPAGNE D'AUTRICHE

16 Mars 1809. — Nous recevons ordre de partir le 17 pour Würzburg.

24 Mars. — Parti d'Erfurt, arrivé à Gotha.

25 Mars. — Traversé une partie des montagnes et forêts de la Thuringe, changé de chevaux à Eisenach, arrivé le soir à Vach, ville située sur la Vera (Westphalie), beaucoup de montagnes et carrières de grès.

On construit à Eisenach et dans ses environs beaucoup d'outils en fer, tels que hache, marteau, couteau, etc... A deux lieues de cette ville exist une manufacture de pipes de la substance dite écume de mer.

26 Mars. — Parti de Vach, parcouru le même pays, changé de chevaux à Hinfeld et arrivé à Fulde.

La ville est petite et mal bâtie, il existe un palais mais négligé et tombant en ruines, qu'habitait jadis l'évêque suffragant.

Le pays de Fulde appartenait jadis au prince épiscopal ; qui fut remplacé par le prince d'Ornge qui, par suite de la guerre qu'eut la France avec la Prusse, perdit ce pays pour ne pas avoir voulu entrer dans la Confédération du Rhin et s'être sauvé chez le roi de Prusse.

Ce pays est maintenant administré par un commissaire impérial français.

27 Mars. — Parti de Fulde, rencontré beaucoup d'usines, arrivé à Brückenau, ville bâtie entre les montagnes ; il y a un établissement à une demi-lieue de cette ville où on va prendre les eaux.

Diné à la poste et parti pour Hammelbourg, où nous arrivâmes à 5 heures du soir ; la Saal passe au pied des murailles de la ville, les environs de la ville sont charmants, ils sont remplis de vignobles et de petits jardins. Le vin du pays est sans couleur, à bon goût et est très capiteux.

28 Mars. — Parti pour me rendre, avec M. Boudet, à Carlstadt, petite ville au bord du Main.

De l'autre côté de la rivière existent au haut d'un rocher, derrière le village de Muhlbach, les ruines du vieux château de Charlemagne.

29 Mars. — Arrivé à Würzburg, après avoir voyagé tout le long du Main, et côtoyé l'agréable vignoble de Steinberg qui fournit le bon vin connu sous le nom de vin de Saint-Esprit et de Stein.

Logé chez M. le professeur de chimie Pickel, il nous conduisit au cabinet d'histoire naturelle du père franciscain ; on y remarque les tableaux faits de toutes semences, de bois, de mousse, de duvet, de papillons, etc. Le cabinet de physique est aussi très remarquable, on y voit l'ouvrage qui représente le soleil au milieu des autres planètes, se mouvant et subissant les mêmes révolutions que dans le monde, le tout calculé astronomiquement. Deux ouvrages de cette espèce existent, l'un au dit cabinet et l'autre à Vienne. Les planètes sont placées d'après le système de Copernic d'une part, et au-dessous se trouve le système de Ptolémée.

M. Pickel fait des sondes à mandrin, des bougies, des pessaires, des canules, enfin il fait de sa préparation succinée tout ce que l'on pourrait faire avec la gomme élastique.

31 Mars. — Parti pour Rempelsdorff, logé chez un brave homme bavaïois, sa fille était très complaisante !

1^{er} Avril. — Arrivé à Balberg, après avoir visité l'abbaye d'Eiberach. Bamberg est une belle ville bien bâtie, les habitants y sont plus autrichiens que bavaïois.

7 Avril. — En route pour Forchheim, petite forteresse ; arrivé à 3 heures à Erlangen, rencontré Fischer.

Il y a un beau château, un joli jardin et une bibliothèque considérable.

8 Avril. — Arrivé à Nuremberg, ville très commerçante ; reçu ordre le 10 de partir en poste pour rejoindre à Strasbourg M. l'Intendant Général Daru.

10 Avril. — Passé à Schwabach, Roth, parti le soir, voyagé accompagné de deux paysans ayant chacun une torche allumée.

11 Avril. — Arrivé à la petite pointe du jour à Weissemburg, Monheim et Donawerth ; rafraîchi et parti de suite pour Dillingen, Gingen, Hall, voyagé la nuit à Heisenheim.

12 Avril. — A Schabischgemund, Schondorf, Vailing, Stuttgart et Vahing.

13 Avril. — Ayant rencontré l'Intendant général entre Stuttgart et Vahing, il fallut revenir par la même route et traverser de nouveau le beau pays de Wurtemberg.

15 Avril. — Arrivé à Donawerth.

16 Avril. — L'Empereur Napoléon y arriva le 16, passa la revue des troupes wurtembergeoises sous les ordres du général Vandamme et partit le 17.

Donawerth, située sur le Danube, est une ville extrêmement ancienne avec un vieux château.

19 Avril. — Reçu ordre de partir pour nous rendre, à Neuburg, mis en route le soir, voyagé la nuit et arrivé à la pointe du jour à Ingolstadt.

20 Avril. — A Ingolstadt, vient beaucoup de blessés ; les Autrichiens sont battus.

23 Avril. — Arrivé à Neuburg et Pfaffenhofen, logé chez le pasteur et parti le lendemain pour Landshut.

24 Avril. — Arrivé à Landshut, logé chez M. Oberhauser ; rencontré M. Sivri, renouvelé connaissance.

27 Avril. — Le quartier général part pour Wilsbiburg et Neumark.

28 Avril. — Arrivé à Moldorf, couché chez l'apothicaire.

29 Avril. — A Altoettingen et Burghausen. Impossible d'entrer. Nous bivouaquons dans une maison abandonnée. Le pont de Sasza étant brûlé, il fallut attendre jusqu'au 2 mai. Passé la Salza, arrivé à Branau et Ried.

3 Mai. — A Haag et Lambach, le soir à Wels.

4 Mai. — A Robersberg, ville en flammes.

Située sur la Traun, le pont était jonché de cadavres, le château et la ville brûlaient encore, les rues étaient remplies de cadavres rôtis ; arrêtés dans la ville par l'artillerie et un convoi immense, obligé de rester pendant deux heures au milieu d'un spectacle des plus effroyables, au point de sauter à tout moment par l'explosion de la poudre des caissons qui passaient à travers les flammes, et qu'un accident aurait pu embraser ; journée que je n'oublierai pas.

Arrivé le soir à Ens, les Autrichiens avaient quitté la ville 12 heures avant notre entrée.

Mal logé. Couché toujours sur la paille, tué un cochon pour ne pas mourir de faim.

8 Mai. — Ordre de nous rendre à Amstetten. Arrivé à midy, plumé les poules et bivouaqué.

9 Mai. — A Moelk.

10 Mai. — A Saint-Polten. Logé dans une papeterie.

12 Mai. — Parti pour Sigarskirchen. Nos chevaux se sont effrayés et nous ont versés dans un fossé. Personne de blessé grièvement. Arrivé le soir, le village était abandonné. Obligé de se chercher un abri dans une des maisons dévastées.

13 Mai. — Arrivé à Schönbrunn et entré à Vienne à 12 heures par la porte et le faubourg Mariahilf. La ville a un peu souffert du bombardement, il y a eu plusieurs maisons dont le toit fut brûlé.

Logé chez M. le baron Iaker (sic), professeur de chimie à l'Université.

Grande bataille, jour de la Pentecôte et le lundy ensuite pour le passage du Danube et chasser les Autrichiens de l'île de Lobau.

L'ennemi était en force, nous eûmes beaucoup de blessés et de tués.

Le maréchal Lannes fut blessé, il eut une cuisse emportée et l'autre fracassée ; il mourut 3 jours après sa blessure.

Le général Saint-Hilaire eut une partie du pied emportée, il mourut le 1er juin du tétanos ; ces deux généraux furent embauvés et envoyés à Paris.

Le général de cavalerie d'Espagne fut tué, le général Lagrange eut le bras emporté, le général Oudinot légèrement blessé.

Enfin, la bataille fut très chaude et on n'avança ni ne recula.

5 et 6 juillet. — La canonnade se faisant entendre du côté de l'Isle Lobau le ... au matin et dura toute la journée du ... ; nous battîmes l'armée autrichienne.

Notre avant-garde était à Brunn et Znaïm et le 12, il y eut une suspension d'armes.

17 Août. — L'armistice existe toujours. M. Boudet partit pour le 4^e corps et M. le professeur Jacquin nous fit boire du vin de framboises qui avait 30 ans et qui avait été fabriqué à l'île de France.

14 Octobre. — Toujours à Vienne. La paix fut signée aujourd'hui et proclamée au son du canon.

16 Octobre. — La ratification fut affichée à chaque coin des rues de Vienne.

21 Novembre. — M. Bruloy partit de Vienne pour rejoindre le grand quartier général à Saint-Polten, qui avait quitté cette capitale le 19.

14 Janvier 1810. — On ressentit à Vienne entre 5 heures et demie et 6 heures une secousse de tremblement de terre qui dura 2 secondes.

25 Janvier. — Parti pour Linz à 3 heures du matin, monté en voiture chez M. de Hertz, banquier sur le Graben, où Mlle Betty me donna une médaille en or pour souvenir.

En partant de Vienne, j'y ai donc laissé les familles des Jacquin composées de :

Monsieur Jacquin père, octogénaire, tant respectable par ses talents, son âge, que par les services rendus à son gouvernement ;

Monsieur Jacquin fils, professeur à l'Université de Vienne, de chimie et de botanique ;

Madame Jacquin, née baronne de Natorp ;

Isabelle Jacquin, âgée de 16 ans au 5 avril 1810 ;

La baronne de Natorp, née de Tamposch ;

Les barons Théodore et J.-B. Natorp, frères de Madame Jacquin ;

Schruber, cousin germain, médecin et l'un des conservateurs du cabinet d'histoire naturelle ;

M. Lagusius ;

Madame Lagusius, née Jacquin.

Nicolas Lagusius, âgé de 15 ans ;

Isabelle Lagusius, âgée de 5 ans ;

M. et Madame de Kilmensée, baron ;

M. et Madame Bernard ;

M. Mosser, apothicaire chimiste ;

M. Widmanstett, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers ;

M. Schérer, professeur de minéralogie, médecin ;

M. Prohaska, professeur de physiologie ;

M. Well, apothicaire à l'Ours Noir ;

M. Kogini, son neveu ;

Mlle Christine de Reiter ;

La famille de Hertz.

Passé à Saint-Polten, couché dans une mauvaise auberge à Molk.

26 Janvier. — Arrivé à Linz à 8 heures du soir en passant par Amstetten et Enns, logé à l'auberge du Lion d'Or sur la Grande Place, resté les 27 et 28 ; les collègues Thibierge et Bailly me reçurent, ce dernier me présenta chez la comtesse Persico (sic), où était logée son épouse ; nous fûme le soir au spectacle, la salle est bâtie sur le modèle de celle du faubourg Wieden à Vienne ; le

Danube baigne les murs de la ville et en sépare un faubourg qui conduit en Bohême. Pays montueux ; il s'y trouve beaucoup de granit, le pays y est bon et bien cultivé, excellens vignobles.

29 Janvier. — Passé à Efferding où se termine le territoire autrichien à Boirbach et Scharding, parcouru un pays rempli de bois de sapins, couché dans cette dernière ville dans une mauvaise auberge, on rebâtissait la ville qui avait été brûlée presque en entier par les Français au milieu de la campagne en avril 1809 ; elle est située sur l'Inn.

30 Janvier. — A Vilshofen, où nous rencontrâmes les premières troupes françaises, à Osterhofen et arrivé à Platting, logé chez un Italien.

31 Janvier. — Arrivé à Straubing où se trouvait le grand quartier général, logé chez un curé. La ville est située au bord du Danube, elle est bâtie irrégulièrement et d'une architecture gothique. Je fus faire ma visite à M. Bruloy et mes offres de service pour la France dont il profita.

2 Février. — Partis pour aller coucher à Ratisbonne. Arrivé à 7 heures du soir, il faisait extrêmement froid ; la ville est baignée par le Danube et traversée par ce fleuve en divers endroits, il y a beaucoup de ponts en pierre ; les hauteurs qui la dominent sont la cause des pertes et des souffrances qu'ont éprouvées une partie des habitants par la défense opiniâtre qu'a opposée l'armée autrichienne commandée par le prince Charles. Le 3^e corps, maréchal Davoust, l'a prise d'assaut après l'avoir bombardée et brûlée une partie de la ville ; je n'ai pas resté assez de tems pour examiner ce qu'il pouvait y avoir d'intéressant. La ville est grande et ancienne.

3 Février. — Partis à 8 heures du matin ; traversé les hautes montagnes et forêts de sapins, passé à Hemnau (?), Daswang et Posthau, logé chez le curé.

4 Février. — Arrivé à Neumark, petite ville de Bavière, d'où j'allais coucher à Nuremberg.

5 Février. — A Bischofsheim et Mittemberg, beau pays, très riche en carrières et vignobles ; cette dernière est située dans une vallée, le Main coule à peu de distance de la ville.

Rencontré le 4^e corps, où je trouvais M. Boudet, logé chez un apothicaire.

6 Février. — A Oberburg, Aschaffembourg et Hanau, où je fus logé chez une veuve de pharmacien, à la pharmacie A la Cigogne.

14 Février. — Je partis pour Francfort, pour Mayence.

15 Février. — Partis avec la patache pour Paris, allé coucher à Koenigslotter.

16 Février. — A Hombourg et Sarrebrück.

17 Février. — A Forbach, Saint-Avold et Metz.

18 Février. — A Conflans, Etain et Verdun.

18 Février. — A Châlons.

20 Février. — A Château-Thierry.

21 Février. — A Paris, en passant par Meaux. Logé à l'hôtel des Quatre Nations ; je fis toutes les commissions dont j'étais chargé ; je transmis à M. Larrey une petite caisse renfermant les injections microscopiques ; je fus chez MM. Biron, Coste et Parmentier.

25 Février. — Je partis à 5 heures du matin pour Dunkerque où j'arrivai le 28 à 5 heures du soir.

Quatrième partie

EXAMENS DE PHARMACIE

Le 22 Août 1810, je partis de Dunkerque pour Paris où j'arrivai à 7 heures du matin.

Logé pendant 15 jours rue de Richelieu, ensuite rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, n° 10, Hôtel du Marais, chez M. Genton ; j'ai subi les quatre examens pour passer Maître en pharmacie, le premier le 17 septembre, le second le 5 octobre, le troisième le 13 octobre et le quatrième le 17 octobre ; je préparai mon chef-d'œuvre chez l'ami Clémendot, pharmacien, rue du Poitou ; je reçus le 17 octobre, à l'unanimité des membres de la Faculté de Médecine et des professeurs de l'Ecole de Pharmacie réunis, mon diplôme de pharmacien.

Le 18 Décembre, parti de Paris pour me rendre à Dunkerque en passant par Saint-Quentin, Cambrai et Lille. Arrivé le 21 à 5 heures du soir.

Cinquième partie

CORRESPONDANCE

A PROPOS D'UN CONGE DE CONVALESCENCE

A Wittenberg, le 10 janvier 1807.

A Son Excellence Monseigneur le Ministre de la Guerre,
Monseigneur,

Le soussigné pharmacien de 3^e classe a l'honneur de vous exposer qu'après avoir éprouvé une forte maladie à Vienne, dans la dernière campagne, Il n'a pu rétablir sa santé qui s'altère de jour en jour, Il sollicite de votre Justice un congé de convales-

cence qui lui est devenu nécessaire, ne pouvant point continuer un service actif.

Il joint à sa demande un certificat de visite du médecin de la place.

A Wittenberg, le 12 janvier 1807.

A M. Bruloy,

J'ai l'honneur de vous envoyer la demande que je fais au Ministre pour obtenir une convalescence. J'espère que vous voudrez bien la lui transmettre et l'appuyer, et tâcher même de l'obtenir de Monsieur l'Intendant général de la Grande Armée, s'il est possible.

J'ai l'honneur, etc...

A Wittenberg, le 12 janvier 1807.

A M. Parmentier,

J'ai l'honneur de vous envoyer la demande que je fais au Ministre pour obtenir une convalescence. J'espère que vous voudrez bien la lui transmettre et l'appuyer.

A Paris, le 23 février 1807.

J'ai transmis, Monsieur, votre demande au Ministre et l'ai recommandée aux bureaux. Je désire qu'elle soit accueillie.

Agréez l'assurance de mon entier dévouement.

Signé : PARMENTIER.

A Paris, le 24 février 1807.

Je suis bien fâché, Monsieur, de n'avoir pas su hier, que le Ministre n'accordait pas de congé aux officiers de santé de la Grande Armée, que c'était à Monsieur Daru qu'il fallait s'adresser, je vous conseille donc de lui en faire la demande.

Je vous salue.

Signé : PARMENTIER.

A Paris, le 3 mars 1807.

Le Ministre, directeur de l'Administration de la Guerre, à Monsieur Duriau, pharmacien sous-aide à la Grande-Armée.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre par laquelle vous sollicitez un congé de convalescence pour rétablir votre santé qui, dites-vous, s'altère de jour en jour par suite d'une forte maladie que vous éprouvâtes pendant la dernière campagne.

L'objet de votre demande concernant M. l'Intendant Général, c'est à lui que vous devez vous adresser pour en obtenir l'effet. Je vous renvoie les deux pièces dont vous l'aviez appuyée.

Je vous salue.

Signé : DEJEAN.

Au quartier général à Varsovie, le 22 février 1807.

Bruloy, Inspecteur Général, à M. Duriau, pharmacien sous-aide à Wittemberg.

Je viens de recevoir, mon cher camarade, la lettre que vous m'avez écrite par laquelle vous me priez de postuler pour vous un congé de convalescence de M. l'Intendant Général.

Vous ne connaissez donc pas l'arrêté de l'Empereur qui défend, même au Ministre, de délivrer à qui que ce soit, des congés de convalescence pour l'intérieur.

A Berlin, le 20 septembre 1807.

A M. Parmentier,

N'ayant pu obtenir dans le temps le congé de convalescence que ma santé m'avait forcé de solliciter près M. l'Intendant Général, d'après un arrêté de S. Exc. le prince Berthier défendant de délivrer aucun congé pour l'intérieur, M. Bruloy eut la complaisance de m'appeler près de lui pour accélérer mon rétablissement, lequel s'est opéré promptement ; depuis cette époque je suis constamment au quartier général ; j'ai été proposé pour passer au grade d'aide-major, le ministre m'y a confirmé le 24 juin 1807. Les bontés que vous avez eues pour moi lors de mon séjour à Paris et les conseils dont vous m'avez honorés depuis mon activité à l'armée, m'ont fait prendre la liberté de vous donner les détails des mutations qui ont eu lieu à mon égard depuis mon départ de Wittemberg, où j'ai reçu votre dernière lettre ; ma plume est trop faible pour vous exprimer les sentiments de mon cœur.

Je vous prie de me continuer votre estime que je ferai mon possible de toujours mériter.

J'ai l'honneur, etc..

P. S. — Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. Saller gros et de Monsieur votre neveu.

A Paris, le 21 octobre 1807.

J'apprends avec plaisir, Monsieur, votre retour à la santé et la justice qu'on vous a rendue en vous conférant la 2^e classe.

Recevez les assurances de mon entier dévouement.

Signé : PARMENTIER.

Je vous prie, Monsieur, de recevoir l'expression de mes remerciements pour votre obligeant souvenir et de croire à la sincérité de mes sentiments.

Signé : PARMENTIER neveu.

MINISTÈRE

de la

GUERRE

10^e Division

3^e Bureau

Note pour le bureau des hôpitaux

Le Sieur Bruloy, officier de santé pensionné, est en réclamation pour le paiement de 10 mois d'appointement d'activité du 1^{er} mars au 31 décembre 1809, tems pendant lequel il dirigeait en chef le Service Pharmaceutique de la Grande Armée. Il a produit, pour le rappel de ce traitement arriéré un Extrait de revue dressé à Paris, le 22 janvier 1816 par M. le Sous-Inspecteur aux Revues Crèvecœur, et montant à Frs 6.250 pour les 10 mois à raison de 625 francs par mois.

Il paraît que M. Crèvecœur, en allouant ce traitement qui n'est basé sur aucune fixation connue, s'est fondé sur ce que le Sieur Bruloy avait été payé sur le même pied pendant toute l'année 1810, ainsi qu'il résultait des inscriptions de son Livret.

Le Sieur Bruloy n'a pu donner d'explication satisfaisante sur la cause de cette fixation particulière.

En l'an 13, cet officier de santé était pharmacien principal au Camp de Boulogne sous les ordres de M. Parmentier, l'un des Inspecteurs Généraux du Service de Santé et alors pharmacien en chef de l'armée des Côtes à l'époque de l'ouverture de la campagne d'Autriche, M. Parmentier n'ayant pu suivre les mouvements de l'armée qui se dirigeait sur l'Allemagne, le Sieur Bruloy expose qu'il fut désigné pour le remplacer dans ses fonctions de Pharmacien en Chef, avec jouissance du traitement d'Inspecteur Général, il ne paraît pas cependant que cette allocation ait été dans les intentions du Ministre, car on voit que son Excellence donna des ordres, pour faire cesser ce traitement, dès qu'elle en eut connaissance. Le Sieur Bruloy assure que d'après ces ordres, il se trouvait réduit à la solde de Pharmacien en Chef, mais qu'il réclama contre cette réduction, et qu'il se refusa à recevoir ce traitement, jusqu'à ce qu'il eut été statué sur ses réclamations. Voilà, dit-il, ce qui explique l'interruption qu'il a éprouvée dans le paiement de ses appointements, pendant les 10 derniers mois 1809.

Cependant à partir du 1^{er} janvier 1810, il fut payé sur le pied de 625 Frs par mois, solde inférieure à celle d'un Pharmacien en Chef qui est de 750 Frs.

Ainsi, après avoir refusé le traitement de Pharmacien en Chef, le Sieur Bruloy aurait consenti à recevoir une solde au-dessous de celle qui est attribuée à ce grade. On ne peut concevoir ce qui a pu donner lieu à une pareille fixation qui ne figure sur aucun tarif, et qui présente un traitement intermédiaire entre celui de Pharmacien principal et de Pharmacien en Chef. Il est plus naturel de penser qu'elle a été réglée par quelque décision particulière et spéciale à cet officier de santé que de croire, comme il le suppose, qu'elle l'ait été que l'effet d'une erreur de l'Inspection aux Revues. S'il en était ainsi, comment le Sieur Bruloy n'eût-il pas aperçu cette erreur faite à son préjudice, lui qui avait si bien su réclamer contre le traitement de Pharmacien en Chef.

Toutes les recherches faites pour découvrir le motif de cette fixation inconnue ont été infructueuses. Les revues générales ne fournissent aucun renseignement ; elles présentent seulement le Sieur Bruloy, comme jouissant en 1810 d'un traitement de 625 Frs par mois, sans donner aucune explication. D'un autre côté, cet officier de santé ne peut plus représenter les différentes décisions qui ont réglé son traitement.

Si ces décisions sont émanées de l'ancien Ministre de l'Administration de la Guerre, elles devraient se trouver dans les dossiers du Personnel de Santé. On ne peut donc que s'adresser au Bureau qui a ce personnel dans ses attributions pour avoir des éclaircissements sur cette affaire.

Il paraît bien constant que le Sieur Bruloy a rempli les fonctions de Pharmacien en Chef à la grande armée depuis l'ouverture de la 1^{re} Campagne d'Autriche, jusqu'en 1810, mais a-t-il exercé comme titulaire du grade, ou comme faisant fonction ? Voilà la question sur laquelle on croit devoir consulter le Bureau des Hôpitaux.

On joint à l'appui de cette note l'exposé fait par le Sieur Bruly, et différentes copies de pièces qu'il a produites pour prouver qu'il a réellement dirigé en chef le Service Pharmaceutique pendant le temps auquel se rapporte sa réclamation.

Paris, le 5 Décembre 1916.

Le Chef du 3^e Bureau de la 10^e Division

on doit ajouter que, dans le contrôle des officiers de santé qui a été consulté, le Sieur Bruloy est porté avec cette annotation :
« Pharmacien Principal remplissant les fonctions de Pharmacien en Chef à l'Armée d'Allemagne »

Vu.

l'Ordonnateur,
Chef de la 10^e Division

I — MANUSCRITS

Archives Administratives du Ministère de la Guerre.
Archives de la Faculté de Pharmacie de Paris.
Archives du Musée du Val-de-Grâce.
Archives Nationales.

II — PÉRIODIQUES

Bulletin et Journal de Pharmacie.
Bulletin et Revue de la Société d'Histoire de la Pharmacie.

III — IMPRIMES

- BALLAND (A.). — *Les Pharmaciens Militaires français*, Paris 1913.
BOUVET (Maurice). — *Les origines de l'Hôpital du Val-de-Grâce et ses premiers pharmaciens* (de 1793 à 1815). *Revue d'Histoire de la Pharmacie*. Septembre 1939.
BOUVET (Maurice). — *Le recrutement des Pharmaciens Militaires de 1789 à 1815*. *Bulletin des Docteurs en Pharmacie*, Mai, Juin 1939 et juillet-décembre 1939.
BRICE et BOTTET. — *Le Corps de Santé Militaire en France*, Paris 1907.
CADET DE GASSICOURT (Charles, Louis). — *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française pendant la campagne de 1809*. In 8°, 438 pages.
CENTENAIRE DU JOURNAL DE PHARMACIE ET DE CHIMIE (1e). Paris 1910.
COSTE. — *Notices sur les Officiers de Santé de la Grande-Armée, morts en Allemagne victimes de leur zèle*, depuis le premier Vendémiaire, an XIV jusqu'au 1er février 1806. Augsbourg.
DURIAU (François). — *Carnet de route publié par le Dr Duriau* (Mém. de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des Sciences, Lettres et Arts, 1907).
HANOTAUX. — *Histoire de la Nation Française*.
LARREY (D. J.). — *Mémoires de Chirurgie Militaire et Campagnes*, Paris 1812.
LAURENT (C.). — *Histoire de la vie et des ouvrages de P. F. Percy*, Versailles 1827.
LECHARTIER (G.). — *Les services de l'arrière à la Grande-Armée 1806-1807*. Paris 1910, in 8°. B. N. Lh⁴ 2582.

LOGEIS (M.). — *Histoire de la Pharmacie Militaire pendant la campagne d'Italie (1792-1797)*, Paris 1937.

LONGIN (E.). — Voir PÉRCY.

PÉRCY (Baron). — *Journal des Campagnes* par Emile LONGIN. Paris 1904.

PÉRIER (Jules). — *Histoire médicale des camps de Boulogne*, Paris 1857.

PEYRUSSE (Guillaume, Baron). — *Lettres inédites du... écrites à son frère André pendant les Campagnes de l'Empire (1809-1814)*. B. N. Lh³, 295.

PEYRUSSE (Baron). — *Mémorial et Archives*, 1809-1815, B. N. Lh⁴⁴ 829.

SASKI (Commandant). — *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*. Paris-Nancy 1899-1900-1902, 3 volumes.
